

UCHRONIES

Uchronie : Reconstruction fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire. Dictionnaire Larousse.

Un dieu est un être humain accompli. Ça ne court pas les rues.

J'oublie les livres que je lis aussi sec. Je relis toujours les mêmes, par cycles de deux trois ans, et c'est toujours une découverte. Le plaisir de retrouver une vieille connaissance, et la surprise que les vieilles connaissances causent toujours. On juge sur l'apparence, on se dit : qu'est-ce qu'il a changé, c'est fou ! Et puis on discute, les souvenirs reviennent, et quand on se quitte c'est avec le vague sentiment que c'est soi qui a changé, et que l'autre est resté en arrière, dans le temps des premières rencontres. Si la culture est ce qui reste quand on a tout oublié, alors je suis d'une inculture crasse. Je ne me souviens de rien.

Je suis pour l'apocatastase, la seule doctrine qui vaille. Celle du salut universel. Même les démons seront sauvés dans l'amitié de Dieu.

John Fante raconte qu'il n'est jamais parvenu à rencontrer le grand H.L Mencken, son éditeur et bienfaiteur, malgré de nombreuses tentatives. A chaque fois il tombait en catalepsie, oubliait le rendez-vous, se trompait de train ou d'horaire, s'évanouissait devant l'immeuble ou attrapait la grippe.

De rendez-vous avorté en rendez-vous avorté, il a fini par comprendre qu'il lui était psychiquement impossible de rencontrer le seul homme qui croyait en son talent. J'ai été familier de ce genre de mésaventure, oubliant l'heure de rendez-vous cruciaux, me trompant de ligne de métro, tombant en catalepsie sur un banc juste avant un examen. Je me souviens d'une nuit calamiteuse à Florence. J'avais rendez-vous avec le poète anglais Simon M, qui, très aimablement, avait accepté de lire mes textes et m'avait invité à dîner dans un bon restaurant, sur la Grand Place, face à la loggia des Lanzi où le jeune Persée de Cellini brandit triomphalement la tête de Méduse. Bizarrement, moi qui ne bois jamais, je passai la journée à traîner de terrasse en terrasse à boire des bières, et quand sur le coup de sept heures je me sentis une petite faim, je décidai de partir à l'autre bout de la ville manger une pizza. Ce n'est qu'au moment du dessert que le visage du respectable poète me sauta littéralement au visage comme s'il s'était dissimulé au fond de ma coupe de mascarpone. Je me sentis défaillir d'horreur, mais que faire ? Impossible de téléphoner - à l'époque le portable n'existait pas - inventer une excuse, ne rien inventer du tout... finalement je me ruai Piazza della Signoria où je trouvai mon hôte, attablé devant un repas presque achevé - il n'était pas loin de neuf heures - et dont le visage poupin, devenu écarlate, étincelait de fureur. Toutes mes explications, qui se contredisaient, ne firent qu'aggraver son humeur, et moi j'étais là, le cerveau embrumé, devant ce Palazzo Vecchio haut comme un gratte-ciel dont la tour semblait toucher la nuit, réalisant que toute ma vie serait un vaste rendez-vous manqué, qu'il y aurait toujours des Simon qui dîneraient seuls, et que moi je ne serais jamais là, qu'il y a ceux qui savent saisir la chance et les autres, et que toutes les merveilles que

Florence offre si généreusement aux passants ne sont d'aucune aide quand on ne sait pas ce qu'on veut vraiment.

Il y avait une beauté, pourtant, dans cette nuit, j'en étais certain, une beauté qui n'était pas pour Simon mais bien pour moi, rien que pour moi, toute faite exprès, mais voilà je ne savais pas comment la saisir, il me semblait qu'elle ne s'offrait qu'aux écrivains en vue, ceux qui ont toujours table servie. Après une bouteille de grappa nous étions réconciliés le Simon et moi, c'est-à-dire que j'étais remonté dans son estime quand lui avait baissé dans la mienne, nous étions fin bourrés de toutes façons, à égalité dans notre pauvre insignifiance face au David de marbre qui semblait phosphorescent sous la lune, toute conversation littéraire devenue idéalement vaine devant tant de perfection, je me demandais comment j'allais retrouver mon auberge, et quand j'ai fini par la retrouver le jour se pointait, j'ai monté les étages à quatre pattes et me suis endormi sur un pallier qui n'était pas le mien.

Adolf Wölfli, l'artiste suisse fou à lier, mais étrangement génial, avait intégré des boîtes de Cambell Soup dans ses collages bien avant qu'Andy Warhol ne les mette à la mode. Les Incohérents, Paul Bilhaud et Alphonse Allais exposaient des monochromes et des ready-made en 1880. Et finalement le premier cut-up se trouve chez Molière. « Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour. »

Le paquebot France est lancé le 11 mai 1960. Il est amarré pour la dernière fois Quai de l'oubli, au Havre, le 9 octobre 1974. Entre ces deux dates toute mon enfance.

Peindre en chaman, voilà ce qu'il faudrait, comme si les couleurs étaient des esprits. Ne pas s'occuper du tout de la valeur esthétique à venir, ni de ce que représente le tableau *a priori*, mais demeurer ouvert à ce que commandent les forces de l'esprit.

L'harmonie des couleurs et des formes reflète une harmonie des esprits entre eux. Notre faculté de percevoir cette harmonie résulte de notre appartenance au monde des esprits, de cette parenté qui nous le rend familier.

L'équilibre esthétique n'est pas un but en soi mais le résultat d'un équilibre plus profond entre forces de l'esprit, forces des couleurs, des musiques, des formes etc...

« *On ne peut pas vivre sans couleurs, pour moi la couleur c'est l'extase. En dehors de l'extase tout est vanité.* » Jean Varda. Uncle Yanco, film d'Agnès Varda.

Jean-Loup Dabadie : *On ne trouve qu'en restant enfermé à tourner en rond jusqu'à ce qu'on devienne fou.*

Kandinsky, si célèbre aujourd'hui, est demeuré un quasi inconnu de son vivant. Il abandonne sa carrière de professeur de droit après avoir vu les Meules de Monet. Quand il a opté pour la carrière artistique sa femme l'a quitté. Malgré sa notoriété au sein du Bauhaus et du groupe Die Blaue Reiter, il ne rencontre aucun succès commercial, immigre à Paris, devient français, et meurt dans une complète obscurité en 1944, en pleine occupation.

Ce moine Kenko écrit de bien jolies choses. Ses méditations, il est miraculeux qu'elles aient survécu. Il se plaint de la dureté des temps, regrette le beau parler du temps jadis, les mœurs simples de sa jeunesse, blâme la dépravation du monde moderne et le luxe extravagant des nouveaux riches. Il vivait au XIVème siècle !

On trouve les mêmes propos chez Saikaku, trois siècles plus tard, comme sous la plume de Pétrone ou de Sénèque, sous la Rome antique.

La peinture m'intimide. La couleur est un dieu trop grand pour moi. Je préfère les petites divinités aux grandes, les dieux lares aux puissances imposantes du monothéisme, les génies adolescents aux Yahvés barbus.

Fugitive éternité. L'éternité n'existe pas, si l'on entend l'éternité statique des religions, qui est une vaste blague, le rêve d'une prolongation de la vie présente. Quant à l'éternité du cosmos, elle est mesurable mais demeure incompréhensible. La seule forme d'éternité qui nous soit accessible, la seule qui existe pour nous, c'est l'extase. C'est le beau. L'éternité d'une brève émotion, d'un sentiment. L'éternité de la douleur aussi, qui est une extase inversée.

Cette suspension du temps que provoque un joli tableau, une belle musique, un visage, une chanson, c'est une suspension de nous-même. Un transport hors de notre limite corporelle, et donc temporelle. C'est une éternité modeste, sans doute que cette parenthèse colorée dans l'étendue grise des jours, mais elle contient à elle seule toutes les éternités des mondes. Pour l'ascète, pour le sage, accoutumés qu'ils sont à l'impermanence des choses, l'éternité est la substance même de l'instant, il a la saveur de l'extase, aussi peut-on dire qu'ils vivent véritablement hors du temps, dans le pur présent.

J'ai lu et médité bon nombre d'enseignements et bon nombre de philosophies, orientales et autres, pourtant je me rends compte que je ne gagne rien en sagesse à les lire, l'expérience du réel est toujours la même, conflictuelle, déchirante, drôle parfois. Je suis toujours la proie des mêmes passions. Les sages ne m'apprennent rien, j'ai honte à le dire, je jouis simplement de leur conversation, c'est un plaisir de lecture supérieur qui me comble.

La sagesse, si elle existe, vient de l'expérience vécue, c'est-à-dire la mise en acte d'un enseignement convainquant. De la sempiternelle répétition des mêmes erreurs de jugement et d'actions, on apprend peu.

Une lecture, une rencontre, peuvent certes provoquer un changement des cœurs, une conversion, alors la sagesse devient action, ou plus exactement l'action devient sagesse. Ça s'est vu mais c'est infiniment rare me semble-t-il. Il y faut sans doute une prédisposition de l'esprit que je n'ai pas. En fait le converti a déjà été converti, mais il l'ignorait. C'est le *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé* de Pascal.

Coïncidence étonnante. Il y a très longtemps je visitais Cambridge avec une amie anglaise. Soudain cette amie repère un homme de dos, en bottes et ciré, qui pêche au bord de la rivière Cam. Je suis sûr que c'est Ludovic ! s'exclame mon amie, dire que je n'ai pas vu depuis trente ans ! L'homme se retourne, et c'est bien Ludovic en effet, quelque peu surpris de nous voir. Je n'ai jamais compris comment mon amie avait pu reconnaître ce Ludovic après trente ans, de dos et en ciré, mais la coïncidence ne s'arrête pas là. Trois jours plus tard, mon amie et moi faisons une excursion dans le Lake District. Nous nous perdons dans les montagnes, un orage menace, il nous faut revenir au plus vite. Malheureusement il n'y a pas âme en vue et la maison la plus proche est à des kilomètres. Cependant, en observant bien, nous apercevons, avançant au loin, sur les lacets, un petit point vert vif. Ludovic m'a dit qu'il possédait une Volkswagen verte, je suis sûr que c'est lui ! Dévalant

les landes comme des dératés, nous avons surgi sur la route juste à temps pour arrêter le véhicule, qui se trouvait bien être un Coccinelle verte, et que conduisait ledit Ludovic, complètement éberlué de nous voir surgir de nulle part, pour la seconde fois en une semaine.

Bizarrement cette histoire de Ludovic, qui est authentique, s'est associée dans mes rêves avec le souvenir de Forster, si présent à Cambridge, au point qu'il m'arrive de croire que j'ai vraiment connu E.M Forster, alors que j'avais dix ans quand il est mort. Il est possible que j'aie visité sa maison, je ne me souviens plus, et puis j'ai tellement aimé Cambridge, ses pelouses admirables, le tintement des cloches sur les cours de Trinity College, et tellement aimé les romans de Forster, que tout s'est fondu en un rêve bizarre qu'il m'arrive encore de faire, où se mêlent Ludovic et les personnages de Maurice.

Ce moine, Urabé Kenko, mort en 1350. Ses accents sont tantôt ceux de Pascal, quand il nous enjoint de ne plus différer l'entrée dans la vie contemplative et de nous retirer du monde toutes affaires cessantes, tantôt ceux de Bossuet quand il se lance dans de longues et éloquentes méditations sur la mort. Parfois encore c'est à Sénèque qu'il fait penser, quand il nous exhorte à mépriser le luxe et les biens matériels.

La menace de la mort, qui nous serre de près, voilà l'unique pensée que l'on devrait se cheviller au cœur, sans l'oublier le moindre instant.

Qui veut sauver sa vie ne regarde pas au ridicule et abandonne ses biens pour s'enfuir. La vie attend-elle l'homme ?

Rompez tous les liens !

Les soldats qui partent en guerre, sachant que la mort est proche, oublient leurs foyers, leur personne. Croire qu'en un ermitage hors du monde, à goûter la paix des eaux et des rochers, de telles histoires vous sont étrangères, voilà bien la vanité. Jusqu'au fond des montagnes paisibles, l'assaut ne viendra-t-il pas de l'impermanence ennemie ? L'on y est aussi près de la mort que si l'on marchait au combat.

Kenko semble chérir cette expression, qu'il emploie plusieurs fois : *L'émouvante intimité des choses*. Ici il désigne la saveur que la vie prend quand on réalise que rien ne dure, que tout est impermanent, qu'aussi les plus petites choses ont leur sel qui mérite d'être goûté. Là il désigne la tendresse et la compassion qui font toute la valeur des relations humaines.

Les Mémoires d'Hadrien, Sous le Soleil de Satan, Au-dessous du Volcan, Manuscrit trouvé à Saragosse. Livres absolument hors normes que je devrais relire un jour.

Grandeur d'Épictète. Et comme Comte-Sponville a raison de lui comparer Prajnāpāda ! Tous deux sont des maîtres de la tempérance et du détachement face aux représentations de l'esprit.

Nous ne souffrons pas des choses mais des représentations qu'on en fait. Désirs et souffrances existent, c'est un fait. Mais ils nous affectent également par des représentations. Il ne s'agit ni de les nier ni de les rejeter, mais d'en comprendre le fonctionnement.

On objectera que toute la philosophie est impuissante contre une rage de dents, allez dire à celui qu'on bat, qu'on torture, qu'il souffre de ses représentations ! Mais c'est une objection non sequitur. Le philosophe n'ignore pas la brutalité des hommes, il parle de la façon qu'ont ces brutalités d'affecter notre vie dans sa dimension psychique et morale. Par ailleurs il y a des hommes qui, dans les pires tourments, sont parvenus à se détacher mentalement. Il y a des exemples, dans l'Antiquité, en Inde, dans les camps de concentration nazis etc...

Détachement face aux émotions, nous dit Prajnāpāda, mais aussi acceptation de ce qui se produit. Il est vain de se rebeller contre la réalité. En souffrir ne change rien non plus, et aggrave plutôt la chose. Agir. Toujours agir répètent les philosophes. Daumal est aussi d'accord avec ça. Agir si l'on peut, mais accepter, quoi qu'il advienne, le cours que prennent les choses. Juger ce cours faste ou néfaste est aussi une représentation. Voir ce qui est et agir en conséquence.

Écrire c'est propre. Parler c'est sale. Gilles Deleuze.

Jacques Darrulat dit très bien que la recherche du temps perdu ne se limite pas à une question de mémoire, à la remémoration du temps que nous avons perdu sans savoir quoi faire de nos vies, gaspillées en mondanités. Non, il s'agit bien plutôt d'une méditation sur la notion même de temps, ce qu'est le temps pour nous, car c'est cette notion, le temps, que nous avons perdue.

On peut même aller plus loin. Il me semble que le tissu même de notre vie mentale est tissé sur la trame d'un questionnement inconscient sur ce qu'est ce temps qui détricote la nuit ce que nous tricotonons le jour. Il y a une énigme sur quoi la psyché bute, une énigme qui devient fondatrice, autour de laquelle la psyché croît. Comme le tisserand je fais passer ma navette qui ajoute un fil au motif de ma vie. Mais ce fil qui s'ajoute, je l'ai soustrait au travail d'hier, en sorte que mon gain demeure nul. S'évadant constamment du temps, il semble que la vie ne peut jamais commencer. J'ai vécu pourtant, mais de quel fil ai-je œuvré ? Je l'ignore. Et ce motif qui se dessine à mesure qu'il s'efface, il n'existe que dans ma mémoire. Si un commerçant voulait m'acheter mon travail, je ne pourrais lui montrer qu'un métier vide.

Malraux observe, dans *La Tête d'obsidienne*, que Grünewald (1475/1528) est l'exact contemporain de Raphaël (1483/1520). Preuve que la fin du Moyen-Âge était plus renaissante que l'on n'imagine, et que les débuts de la Renaissance étaient plus médiévaux qu'on ne croit. Classifications arbitraires.

Bernard Réquichot. Notre Pollock à nous. Complètement oublié. Il se suicide en 1961 à l'âge de 32 ans (Pollock meurt en 56).

On interroge le silence mais on n'obtient jamais de réponse. Tout ce qu'on peut faire c'est avancer dans la nuit.

La sémiologie à ses débuts s'est attachée à la question de la signification. Qu'est-ce qu'un signe et comment l'être humain, à l'instar d'autres animaux évolués, attache une signification à ce signe, sachant qu'un même signe peut, bien entendu, revêtir de multiples niveaux de signification, du plus prosaïque au plus symbolique. Ainsi tout fait

culturel, toute culture, tout art peuvent être décryptés comme des systèmes de signes, ce que Claude Lévi-Strauss a amplement démontré.

Cependant chacun sait bien pour en faire l'expérience quotidienne, que nous vivons et nous nous mouvons dans un absolu qui dépasse la symbolique, car ce qui compte pour l'être humain ce n'est pas tant ce que les choses signifient, mais plutôt le sens qu'elles ont pour lui, c'est à dire ce qui participe de près ou de loin à cette chose lourde de sens qu'on appelle la vie.

En lisant les faits culturels, du plus simple geste quotidien aux œuvres d'art les plus achevées, comme systèmes de signes, l'ethnologie et la sémiologie ont fait progresser les sciences humaines comme Newton avait fait progresser la physique. Aujourd'hui ces mêmes sciences sont peut-être en attente de leur Einstein, car tant que l'on en restera à l'interprétation des signes on posera toujours la question de la signification mais on laissera entier le mystère du sens.

Ce mystère ce sont les poètes, les penseurs et les artistes qui le sondent. *C'est l'émouvante intimité des choses* du moine Kenko. En le sondant ils fraternisent avec le mystique. J'en suis venu à penser que l'essence profonde de l'art est dépouillée de toute signification, c'est ce qui ne signifie rien, là où l'on ne va pas être importuné par de la signification mais au contraire rencontrer le sens. L'art, si puissant pour exprimer la signification que les sociétés et les religions confèrent aux choses, en diverge sur le point du sens, qui est le lieu de l'intime, du for intérieur et de l'émotion.

Dans son interview par Bernard Pivot, Léo Ferré dit qu'il se voit comme un intermédiaire, qu'il ne sait pas d'où lui viennent les mots et la musique, et que l'écriture tient du miracle parce qu'elle *précède* la pensée de l'écriture.

Je préférerais toujours un art mineur qui me parle de la vie à un grand art qui n'en dirait rien. J'aime les peintres mineurs, Burra, les écrivains mineurs, Pétrone, Osamu Dazai, ils ont observé, noté, caricaturé. Ce qu'ils nous montrent existe encore au moment où je le vois.

Qui se souvient d'Olivier Despax ? Il avait un filet de voix mais de jolis yeux, dansait le madison et grattait la guitare, comme un Sacha Distel un peu trop fluet, un peu trop fragile. Il joua dans Et la femme créa l'amour, et non pas dans Et Dieu créa la femme, dans Le Diable, et non pas Les Diaboliques, chanta Souvenir, et non pas Souvenirs Souvenirs, Et je t'aime et non pas Que je t'aime. On l'aperçoit dans trois ou quatre nanars, pour son physique à la Alain Delon. Il est mort très jeune. Un jeune espoir comme on dit.

Le problème avec la sagesse c'est que c'est pour les gens heureux. Quand vous êtes malheureux rien n'a plus de sens, la palette du monde n'a plus qu'une valeur, ce gris-brun qui est la couleur de la vase et du malheur. Peu vous chaut, dès lors, que votre malheur soit une simple représentation, et que tout phénomène soit impermanent. Allez dire ça à l'orphelin qui pleure, à la mère dont l'enfant meurt ! Toute la philosophie du monde ne peut rien contre le malheur, même un petit malheur, même un chagrin d'amour. D'ailleurs il n'y a pas de petit malheur. Il n'y a que le malheur qui est un état, une forme du temps devenue insupportable.

Pourtant le stoïcisme enseigne l'inverse. Mais qui est vraiment stoïque ? Autant demander qui est vraiment saint. On peut essayer d'être stoïque, comme on voit sur la mer un horizon inatteignable.

J'ai perdu mon temps et maintenant c'est ce temps qui me perd. Richard II. Shakespeare. Célébration de la mort en action dans l'histoire.

Deleuze : *Il n'y a pas d'art qui ne soit une libération des forces de vie. Il n'y a pas d'art de la mort.* Il y a Shakespeare pourtant, mais Deleuze parle de la source créative. Malraux se serait sans doute confronté à Deleuze sur ce point, Malraux pour qui l'art naît de l'art et non de la vie.

Marcel Gauchet : *La représentation, pour le Grec ou le Perse de l'Antiquité, comme pour le chrétien du Moyen-Âge et sans doute le croyant d'aujourd'hui, c'est le signe visible de la présence de l'invisible.*

Notre rapport au réel est transcendant. Marcel Gauchet explique fort bien que cela résulte d'une structure de notre intellect qui naît de la perception fondamentale d'une dualité entre notre Moi intérieur et le monde. Ce rapport que nous entretenons avec le réel nous invite au sacré comme à l'art. Jung disait exactement la même chose. Pour Jung la question des croyances personnelles est indifférente. La divinité est une forme structurelle de la psyché humaine, qu'on le veuille ou non, que l'on croie en quelque chose ou en rien.

Le passage de l'expérience du Sacré à l'expérience du Beau est ce que Malraux analyse dans *La Métamorphose*. Marcel Gauchet, à la fin du *Désenchantement du Monde*, ouvre lui aussi une piste de recherche que je trouve intéressante : L'art étant « une continuation du sacré par d'autres moyens » (comme la diplomatie l'est pour la guerre), la sortie de religion et la désacralisation du monde qu'elle implique a ouvert le champ à une nouvelle perception du réel. Cette nouvelle perception nous ouvre les yeux sur « *la transcendance interne des apparences* ». Recherche nouvelle dont Gauchet pense « *qu'elle rend raison de l'essentiel de l'art occidental sur la longue durée et de son explosion-radicalisation des deux derniers siècles en particulier...* »

On trouve un écho de tout cela chez Merleau-Ponty, pour qui le visible ne s'oppose pas à l'invisible, ce sont deux notions qui s'interpénètrent en une expérience qu'on pourrait appeler le sacré et qu'il appelle « la chair du monde ».

L'éveillé c'est celui qui s'est délivré de la transcendance.

Il n'y a que deux catégories de personnes qui n'ont plus d'ego. Les saints et les morts. Si vous êtes toujours vivant et que vous n'êtes pas encore saint, il vous faut faire avec l'ego.

Je viens de réaliser en regardant un programme à la télévision que le terme « abstraction » employé en peinture depuis plus d'un siècle, depuis Malevich, signifie moins « penser de façon abstraite » - après tout penser est toujours une opération abstraite – que penser à *abstraire*, de la réalité apparente, son essence ineffable. Abstraire c'est aussi extraire. Ca ne m'était jamais venu à l'esprit.

Nous nous déployons dans l'absolu, qui est un autre mot pour désigner le sens. Dès que le bébé prend conscience de son altérité d'avec sa mère, s'engage en lui une quête transcendantale qui n'aura plus jamais de fin, qui est la quête de sens.

Cette quête revêtira, au point de se confondre avec elles, toutes les formes du monde. Elle empruntera tous les signes, de la fleur des champs aux rosaces des cathédrales, des chansons d'amour aux

Bouddhas impassibles de Borobudur. La quête de sens cherchera chez les autres l'apparence du visage aimé, du corps désiré, elle prendra la forme de la douleur et de la crainte du refus. Elle n'aura point de cesse qu'elle ne fût satisfaite. Elle s'écrit en blanc sur le tableau noir de la nuit, et butera perplexe sur le front fermé du jour. Elle finira par se confondre entièrement avec la vie, et par donner sens à la mort.

Sans le sens la mort ne serait qu'un événement organique. La mort a émergé du sens dans la psyché lointaine des premiers hommes. Sans nous elle n'existerait pas. Si nous lui accordons tant de place dans la vie, l'entourons de tant d'égards et la contemplons avec tant de crainte, c'est qu'elle personnifie l'interruption définitive de la quête de sens. Croire en la vie éternelle sans croire en la mort éternelle est donc, au sens premier du terme un non-sens.

Si ce non-sens est si répandu c'est qu'il fait miroir à la non-réponse du monde. Toutes les religions, toutes les croyances, toutes les spiritualités sont fondées sur cette ambition ultime : donner un sens à la mort, offrir une réponse acceptable, supportable, un substitut crédible à ce mystère outrageant. Répondre à la place de ce qui ne répond jamais, qui par son mutisme tourne en dérision l'effort ininterrompu de nos vies, dépouille de tout sens la grandeur des tombeaux, ôte de notre bouche le sens ultime des prières.

Je comprends que les arts aient toujours été associés à cette quête qui ne parvient pas à devenir conquête, mais qui partage avec son objet l'or muet des idoles. L'art emprunte au sacré le pouvoir magique, presque divin, de conjurer la mort, lui qui semble infuser à sa chair même cette beauté qui éclaire tout, et que l'âge n'atteint pas.

La beauté, fût-elle profane, donne l'illusion bienfaisante qu'une réponse est possible, accessible, qu'il y a quelque part une source fraîche qui attend l'assoiffé, une guérison possible pour le malade. C'est l'écho radar qui signale aux sauveteurs le radeau du naufragé.

On peut sortir de la religion, l'Occident l'a fait. On peut sortir de l'art, et sans doute l'Occident est-il en train de le faire. Mais on ne peut pas sortir de la transcendance, en sorte que le fait religieux, le fait artistique, en tant que quêtes de sens, renaîtront toujours sous d'autres formes, d'autres traits, d'autres mythes.

Je suis plus rêveur qu'artiste, trop velléitaire pour m'opiniâtrer dans cette quête. J'admire l'obstination forcenée des artistes, cette sorte de révélation qui les guide. L'obstination qu'a la neige à vouloir demeurer bonhomme de neige.

Il ne s'agit pas tant d'imiter la nature que de prendre part au processus même de la création. Principe de peinture chinoise. François Cheng.
Souffle-Esprit

Ce *suave mari magno* que l'on cite souvent pour exprimer la douceur de vivre. Il est doux, quand sur la vaste mer... Lucrèce se réfère en fait au

plaisir que l'on ressent à se sentir à l'abri des dangers qui menacent les autres. Il ne s'agit pas de se réjouir du malheur de ces marins, qu'il cite en exemple, mais de se réjouir de ne pas subir leur sort quand on a la chance d'être au port.

Il y a toujours un au-delà. Ce qu'est l'Art se trouve toujours au-delà de l'objet d'art, le Beau au-delà de la signification. Cet au-delà forme un espace spirituel où l'artiste se retrouve pour créer. C'est le lieu de la création, qui participe de l'Âme du Monde si l'on en croit les anciennes religions, qui l'appellent Anima Mundi chez les Grecs, nafs al-kulliyya en Islam etc... C'est peut-être l'enfance, tout simplement, puisque tout vient d'elle et que tout y retourne.

Entrechats :

- Alors, et toi, ton maître ?
- Pff... ne m'en parle pas ! Il est d'une bêtise ! Il croit tout ce que je lui raconte.
- Moi pareil. Ah ce n'est pas une espèce intelligente, c'est sûr !

Apichapong : Ses personnages, dit-il, « *s'enferment dans le sommeil pour échapper à leur condition misérable. Ils cherchent un endroit plus vivable dans leurs rêves.* » Apichapong est particulièrement intéressé par ce monde des rêves qui occupe la moitié de notre vie, moitié qu'il dit être aussi celle de l'art. Il observe que le cycle du sommeil paradoxal est de 90 mn, la durée d'un film. Peut-être le cinéma remplit-il une nécessité subconsciente de rêver 90 mn... quand on veille. Julien Green a écrit ce beau livre, *L'autre sommeil*, où il dit que ses livres sont ses rêves.

L'essence-ciel.

Soyez à la recherche de la vie, dit Atticus. Moi j'ai passé ma vie à la fuir, la vie. J'avais tort, et surtout j'avais peur. La peinture aussi doit venir de la vie, sinon ce n'est vraiment rien du tout.

J'ai aimé de bien jolis garçons

Ecrit quelques lignes

Peint deux ou trois tableaux

Tout a passé

Me reste la fumée d'une cigarette

Malraux parlait de l'art comme de quelque chose qui résiste à la mort, parce qu'il traverse les siècles et se réinvente dans les mythes, mais pour l'artiste c'est beaucoup plus simple, c'est quelque chose qui tient de l'élan vital, et donc qui, en tant que tel, résiste non pas à la mort mais au néant de la vie.

A life in fallow. Une vie en friche.

Je hais cette peinture hyperréaliste qui rivalise de dextérité pour produire des photographies sans âme. Inutile d'écrire là-dessus d'ailleurs. Connerie généralisée.

J'aurais voulu, comme le pianiste de Baricco, naître sur un paquebot et n'en jamais sortir.

L'art ça a tout à voir avec le sacré, en fin de compte, dans la mesure où vous participez à quelque chose qui est vous mais que vous sentez plus grand que vous. Je n'ai aucune vie spirituelle puisque je ne crois pas en Dieu. C'est aussi simple que ça. La recherche spirituelle implique Dieu, une révélation de Dieu et une réponse de Dieu. Mes révélations à moi

sont d'ordre esthétique. Je suis l'amant du secret des choses (qui a dit ça ? Cendrars je crois). Le Beau participe des forces supérieures de l'esprit, puise au plus profond de la psyché et nous fait participer à une beauté plus grande qui est celle du monde et du Cosmos. C'est en cela qu'il est transcendant, sacré comme la terre est sacrée pour les peuples primitifs. Mais je n'y entends nul appel de Dieu. J'envie les spirituels, les croyants, ceux qui ont eu cette révélation. C'est quelque chose qui existe puisque certains hommes en font l'expérience de façon certaine. L'athéisme scientifique se dévalorise en méprisant l'expérience spirituelle, en la niant ou en la tournant en dérision sous prétexte de nier Dieu. Mais même de grands éveillés ont dit vivre l'expérience spirituelle sans pour autant savoir *ce qu'est* Dieu. C'est une expérience, et après tout, comme l'a remarqué Hume, on ne sait de façon certaine que ce dont on fait personnellement l'expérience. Tout le reste est croyance, à divers niveaux de crédibilité. Mais pour celui qui a fait cette expérience, qui l'a vécue, ce que l'on appelle communément croyance est précisément l'inverse d'une croyance. C'est une certitude, non pas de ce qu'est Dieu, mais de l'expérience du divin.

J'en viens à penser, - sans rien y connaître d'ailleurs – que les plus grands saints sont probablement ceux à qui il arrive de douter de l'existence de Dieu. Ils vivent l'expérience du divin, mais ne sont plus sûrs que la cause en est Dieu. L'expérience ne leur dit plus rien de Dieu. Pour le véritable croyant l'expérience du divin devrait suffire puisque c'est toujours faire l'expérience de quelque chose qu'on ne peut pas connaître. Alors autant ne rien en dire. C'est l'attitude apophatique qui semble la seule possible.

Marriage : why a permanent contract for a temporary feeling? Thomas Hardy

Très bon livre de Serge Sanchez sur Augiéras. Il y signale que Lanza del Vasto prit le nom de Shantidas à son retour d'Inde où il avait rencontré Gandhi. Shantidas : le serviteur de paix. Ce nom de Shantidas, aux sonorités chantantes m'évoque tout autre chose, le village de Chantidasa sur la côte balinaise. Quelques hôtels vides, une plage désolée, une petite route sous les palmiers qui mène nulle part.

Mercure était non seulement le dieu psychopompe, comme l'archange Saint-Michel, celui qui guidait les âmes des trépassés vers l'au-delà, le passeur d'âmes, mais aussi le passeur de rêves, l'onéiopompe, qui conduisait les songes dans le sommeil des vivants endormis.

Je me souviens d'une chanson, aux tonalités déchirantes, écoutée dans la chambre d'un travesti en plein Silom. « Pourtant j'étais la première ». Éternelle plainte de l'épouse délaissée. La chanteuse faisait pleurer son instrument, une sorte de shamisen. Nous ne nous lassions pas de l'écouter, le garçon et moi, lovés l'un contre l'autre, collés par la moiteur de la chambre, tandis que l'eau du climatiseur ruisselait sur les murs et que dehors tombait une pluie grasse de fin du monde. C'était Bangkok, le Bangkok que j'aime, crasseux et peuplé, pourtant je me rêvais à Tokyo, dans ce monde flottant que décrit Saikaku.

Je cherche passionnément le style hanté que je veux. François Augiéras.
Correspondance.

Le peintre ne se contente pas de « choisir ses sujets » dans la vie, il les choisit d'abord en lui-même. C'est quelque chose en lui-même qui les élit.

La gravité est le plaisir des sots. A. Vialatte. Le plaisir ou le déguisement ?

Est-ce vraiment l'objet de la peinture de fabriquer des images, toujours plus d'images ? J'ai une telle nausée de ce monde virtuel qui enfle comme si les archétypes avaient ouvert les grilles de l'inconscient collectif et se déversaient sur le monde réel comme un déluge annonciateur de sa fin imminente. Marée d'icônes qui monte comme monte le niveau des océans. Gerald Murphy, qui était pourtant un excellent peintre, dans le style géométrique de Fernand Léger, avait arrêté de peindre. Il trouvait qu'il y avait bien trop de peinture comme ça dans le monde, et surtout de la mauvaise. C'est vrai que si l'on regarde un portrait du Greco, il n'y a pas grand-chose qui tienne à côté. Bukowski, toujours mal embouché, disait qu'il voyait partout beaucoup de poètes, « mais pas tant que ça de poésie ».

Pour être équitable ce déluge pictural n'est pas nouveau. Il suffit de se promener en Italie et d'entrer dans n'importe quel palais. Le monde de

l'image y envahit les murs, les plafonds, les loggias, les cours et jusqu'aux murs extérieurs qui sont couverts de fresques et de portraits. Stendhal avait été pris de malaise devant ce déferlement d'art, au Palais Pitti je crois, et la même mésaventure m'est arrivée, exactement au même endroit. J'ai fait une syncope.

Le déferlement créatif s'est juste démocratisé.

Première cigarette du matin

La pluie tombe, si fine

Qu'on la sent à peine

Je regarde les roses s'égoutter

Un minuscule colimaçon

La fumée indifférente

Et si tout s'arrêtait subitement ?

Je n'ai pas encore connu le bonheur ne fût-ce qu'un seul jour, mais je n'ai jamais cessé de le chercher. Jane Bowles. Pauvre Jane Bowles dont l'œuvre comme la vie furent marquées au sceau de l'avortement. Accrochée à Paul comme Zelda à Scott, et comme elle entraînant son couple dans le malheur. Pour Jane la lutte n'était pas pour la vie, mais pour se libérer de la vie. Elle touchait par cette pointe là à une forme de transcendance, une transcendance du désespoir.

Il y a mille moyens de se connaître soi, et mille moyens de se perdre. Ce sont les mêmes.

La mélancolie est un désespoir qui n'a pas les moyens. Léo Ferré.

Chère Françoise Sagan, si folle et si sage. Vous êtes une des rares personnes que j'aurais vraiment aimé rencontrer.

Morale et Éthique : notion proches car les deux mots ont la même racine, *Morès* et *Ethos* = les mœurs.

Cependant

- La morale serait l'ensemble des valeurs et principes permettant de différencier le bien du mal, le juste de l'injuste.
- L'éthique est une réflexion sur l'action, le bien agir. Il s'agit donc de la morale *appliquée* à l'action.

Je suis une ombre qui ne sait plus qui elle suivait.

Il y a en nous ces barricades mystérieuses qui réduisent un destin à une pile de gravats.

N'essayez pas de changer le monde, changez de monde !

Henry Miller cite ici Joseph Delteil qui attribue ce mot à Saint François. C'est plus vraisemblablement de Miller, tout simplement. Miller est assez fantaisiste dans ses références historiques. Il rapporte l'anecdote selon laquelle Swedenborg serait mort le jour précis qu'il avait prédit, alors qu'il s'agit d'une légende véhiculée, comme tant d'autres, par les théosophistes.

Bizarre ce mot Mystagogue qui a pris un sens péjoratif parce qu'il se termine comme démagogue, alors qu'il s'agit simplement d'un prêtre chargé de l'initiation aux mystères.

On dit qu'on a un chat, alors que ce sont plutôt les chats qui nous ont.

La vérité est que l'art doit être l'écriture de la vie. Manet.

Donald Friend justifiait ainsi sa propre monstruosité : *Abnormality is often the behaviour of genius. Normality is the legendary ideal of morons.* (Diaries.) Il ne brillait pas par la modestie.

Le bonheur c'est de réaliser ses désirs profonds. Pas les petits désirs superficiels dont la satisfaction appauvrit voire salit, non, les profonds, ceux de la psyché, dont la satisfaction grandit, élève, et fait de nous l'égal des dieux.

Good judgement comes from experience, and a lot of that comes from bad judgment. Will Rogers. Actor.

If you cannot do great things, do small things in a great way. Napoleon Hill.

I choose the path less trodden, and that made all the difference. Robert Frost.

J'ai, comme tout le monde, essayé de savoir ce qu'était ce bonheur dont tout le monde parle et qu'il faudrait absolument posséder faute de quoi on aurait définitivement raté sa vie. Bizarrement je n'ai pas le souvenir de m'être jamais dit « je suis heureux », comme si le bonheur pour moi

ne se conjugait qu'au passé. J'ai eu de bons moments, comme des îles séparées par des océans d'ennui. Si je repense à ce que les autres disent du bonheur, cela me semble un peu trop adultéré par cette boue qu'on appelle la vie quotidienne. On dit qu'il y a des gens doués pour le bonheur. Ce sont certainement les mêmes qui sont doués pour la vie quotidienne. Je ne crois pas aux grands bonheurs. Je crois aux grands malheurs et aux petits bonheurs.

Leur bonheur n'est pas le mien. Est-ce Cocteau ou Serge Lifar qui a dit ça ? Moi j'ai toujours le souvenir d'avoir été tourmenté, dans ces moments mêmes qui auraient dû être heureux, par le désir d'être ailleurs, un besoin d'au-delà. Il n'y a que l'enfance que la réalité comble. Après il y a les gosses qui sentent en eux le désir animal de s'emparer de cette réalité, d'y nager comme des poissons dans l'eau, et les autres, plus rares, qui sentent que le monde ne sera jamais fait pour eux, qu'on y étouffe, ne serait-ce que parce qu'on y rencontre surtout ceux de la première catégorie. Je sentais que l'art, l'imagination, m'apporterait des joies plus grandes que ce que les autres appelaient le bonheur.

Quand je dis que je n'ai pas de manière dans ma peinture, j'entends que je ne trouve pas mon langage en peinture comme je le trouve spontanément en écriture. Je ne trouve pas ma langue. Je n'ai pas de langue. Je la cherche chez les autres faute de pouvoir la trouver en moi.

Il y avait cette chose qui était en moi, qui n'était pas moi, mais que je sentais plus grand que moi. C'est dans le Feu Follet, de mémoire. Drieu la Rochelle qui fut une sorte d'ange toxique qui veilla le corps de mon

adolescence. Je sais que je n'obtiendrai jamais rien, n'atteindrai jamais rien, n'achèverai jamais rien. J'ai construit ma maison sur du sable. Ce à quoi j'assiste aujourd'hui, c'est à la montée des eaux qui sapent mon domaine fait de rêves, l'âge qui avance et ma raison qui vacille.

C'était écrit quand j'avais onze ans et que je regardais par un hublot l'étrave du navire écarter les flots, ce navire qui me ramenait en France. L'enfant savait sa destinée. Il lui sembla que disparaître dans l'écume illuminée qu'engloutissait la nuit lui serait un destin plus enviable que cette vie qui l'attendait.

Bukowski me fait un bien fou. C'est finalement ma dernière vraie découverte, avec Daumal et Augiéras. Buk le vieux sage égrillard, avec sa bedaine et ses allures de silène, devient, quand il est non pas à jeun mais juste à point, un homme d'une sagesse et d'une délicatesse sans égales. Cet homme qui n'a jamais été plus haut qu'employé de seconde classe à la Poste de Los-Angeles, était probablement l'homme le plus intelligent des Etats-Unis.

Beware of those who seek constant crowds; they are nothing alone.

An intellectual says a simple thing in a hard way. An artist says a hard thing in a simple way.

The problem with the world is that intelligent people are full of doubts, while the stupid ones are full of confidence.

Poetry is what happens when nothing else can.

To do a dull thing with style – now that's what I call art.

Je suis d'humeur équilibrée dans le mauvais.

Les sectes me font horreur mais quitte à choisir j'aurais sans doute adhéré aux Lollards, ces hérétiques anglais qui assimilaient le travail à un péché. Je me sens en sympathie avec les Lollards.

Céline, Léautaud, Michel Simon. Esprits supérieurs. Est-ce un hasard s'ils préféraient, comme Léo Ferré, la compagnie des animaux à celle des hommes ? Peut-être aimaient-ils trop les hommes pour les tolérer médiocres comme l'a écrit Desproges (Des Femmes qui tombent).

Cette idée toute simple qui est la même que poursuit l'artiste réaliste, le paysagiste ou le peintre abstrait : capturer sur la toile l'essence de ce qu'offre la vue, et qui constitue une vision. Un artiste est un visionnaire. D'où la triste médiocrité des hyperréalistes dont le pinceau concurrence

la photographie sans aller vers l'au-delà de la photographie (au-delà qui est le domaine des grands photographes, ceux qui ont une vision). Charles Burshfield, par exemple, n'était pas un grand peintre, mais il était possédé par une vision. C'est cette vision qui a l'accent de la vérité, cette magie qui est le propre de l'art. *« Un artiste, écrit-il, ne doit pas peindre ce qu'il voit dans la nature, mais ce qu'il y a là-bas ; pour cela il doit inventer des symboles qui, s'ils sont correctement utilisés, donnent l'impression que son travail est encore plus réel que ce qu'il a devant lui. »* Ce qu'il y a là-bas.

Le mouvement Gutaï au Japon, mouvement né après la guerre et le traumatisme de la bombe atomique. Leur peinture est abstraite, pourtant Gu-Taï signifie non-abstrait, corporel, « le corps comme instrument ». Il n'y a pas plus profond que la peau disait Cocteau. Il n'y a pas plus spirituel que le corps. Ce fossé qui sépare notre pensée occidentale qui segmente tout, et la pensée orientale qui réunit tout. Ce qui semble pure abstraction pour nous est pure corporalité pour eux.

Kazuo Shiraga peignait avec ses pieds, suspendu à une corde, comme Pollock peignait directement avec ses mains, ou Yves Klein avec le corps de ses modèles.

Gutaï s'inscrit dans un mouvement de réintégration du corps, des émotions corporelles, dans l'acte créatif. Ces corps, à Hiroshima, ont été brûlés, vaporisés par la fournaise nucléaire, ne laissant que leur image négative sur les murs, un peu comme on voit, à Pompéi, les corps en plâtre des habitants coulés dans l'empreinte négative qu'ils ont laissée dans la roche. Du corps à l'image. Mathieu en France, les peintres Kobra en Belgique, Herman Nitsch en Autriche, plus récemment Fabienne Verdier.

Michel Cazenave dit cette chose importante au sujet de *l'Unus Mundus*, l'unité du monde : *Le corps doit être absolument réintégré, car s'il n'y a pas de réenracinement dans la corporalité, le processus psychique est vain.* » Éloge de l'Âme du Monde.

L'art est ce qui, en nous, ne peut être connu mais seulement fait. C'est en le faisant qu'il révèle ce qu'il est.

Le conditionnel passé, dans la langue française, est le temps de la magie. Je ne sais pas s'il y a un temps équivalent dans d'autres langues. C'est bien possible cependant, certaines langues ont des dizaines de temps qui nous sont inconnus, donc autant de possibilités de projections mentales qui nous sont impossibles. On pourrait écrire tout un roman au conditionnel passé, j'imagine que ça a été fait. C'est le temps des rêves auxquels on a cru. « On aurait eu une maison avec des tas de fenêtres. » Breil, lui, emploie le futur. « On aura une maison avec des tas de fenêtres, et presque pas de murs... ». Sous sa plume le futur n'est plus le temps de ce qui va arriver, mais le temps des rêves auxquels on s'accroche encore.

Et le futur antérieur ? Comment un tel temps a-t-il pu germer dans l'âme d'un peuple ! Cela existe-t-il ailleurs ? En Russe ? C'est le temps du retour sur soi, de la méditation sur ce que fut une vie qu'on considère close. « Ah dame, vous aurez eu bien du malheur ! » C'est aussi un moyen de se projeter dans le temps avant que les événements passés ne se soient produits, de telle sorte qu'ils sont teintés des fausses couleurs d'un futur : « Abandonnant son armée à Kléber, Bonaparte quittera l'Égypte,

accourra à Paris où il saura profiter de la confusion. En quelques jours il *aura triomphé* de l'opposition. » (Manuel A. Rougerie)

Le conditionnel, et le conditionnel passé, peuvent aussi devenir le temps des illusions, de l'ivresse, du décalage par rapport au réel, comme chez René Ehni, dans la Gloire du Vaurien : « Il aurait volontiers acheté l'orgue baroque d'un manège. Il aurait un parc très romantique. Les manèges avec les chevaux blancs, les cygnes, tourneraient doucement, mystérieusement. Et l'orgue, étouffé, n'élèverait pas plus la voix qu'un frêne. »

Le fait qu'un temps grammatical n'existe pas dans une langue fait-il qu'il soit impossible de penser la chose dans cette langue-là ? Après tout la langue est seconde par rapport à l'expérience du réel. Cependant la formulation du réel est si intimement liée à notre pensée que l'expérience même du réel semble dépendre des mots qui la forment. Prenons le thaï, langue dont les structures grammaticales sont extrêmement rudimentaires. Presque toutes les situations s'y expriment au présent. Un phonème peut être ajouté pour indiquer que l'action est passée ou future mais on ne l'emploie que si ce point est vraiment indispensable, pour bien clarifier les choses, sinon on l'omet. Rien ne peut donc traduire la subtilité d'un futur antérieur ou d'un conditionnel passé. Pourtant de vastes champs de pensée ésotérique s'expriment en thaï malgré la pauvreté de sa grammaire. Et dans la langue littéraire d'autres « moyens de dire », par le contexte et l'image, la référence à un vécu culturel, permettront de faire ressentir au lecteur thaï des expériences, sans doute chargées de beauté, qui ne pourront jamais être formulées dans une langue cartésienne.

Félix Fénéon était, avec Joseph Brummer, un des rares amis d'Arthur Cravan. Est-ce parce qu'il avait été compagnon de virées nocturnes d'Oscar Wilde que Cravan, plus tard se prétendra être le « neveu » de Wilde ? Fénéon était un fin critique et un de premiers à collectionner l'art africain que vendait Brummer. Mais bizarrement, malgré son flair, lorsqu'Apollinaire lui fera visiter l'atelier de Picasso, il passera complètement à côté des Demoiselles d'Avignon, se contentant de conseiller ironiquement à Picasso de s'orienter vers la caricature.

L'art c'est comme Dieu. Je n'y crois plus mais je reste pratiquant.

Le David de Michel-Ange ? Oui, c'est beau, c'est prodigieux même, mais ce n'est pas mon type de mec. Mon type à moi serait plutôt l'autre David, celui de Verrocchio, vicelard, au déhanché franchement pute, du genre à se prendre en selfie avec la tête de ce gros balourd de Goliath.

Tout souvenir est une uchronie, une reconstitution et une réinvention de notre histoire intérieure.

Thawan Duchanee, artiste national thaï. L'archétype du vieux sage à barbe blanche, style Li-Po, magicien, mystagogue, alchimiste. Un

archétype qu'on retrouve partout, de la Chine à Hollywood (Gandalf dans le Seigneur des Anneaux).

Aden Arabie c'est le microcosme de l'Europe et de la société coloniale. Nizan y découvre, en réduction, les mécanismes du capitalisme mondial dissimulant sa barbarie sous un maquillage civilisé. Toute cette génération d'intellectuels, les Malraux, Gide, Daumal, prennent conscience, à l'occasion de leurs voyages, de l'effroyable connivence du colonialisme appuyé sur le capitalisme. Mais cette prise de conscience n'est pas nouvelle. Elle remonte au Romantisme allemand dont Karl Marx est l'héritier comme l'explique très bien l'historien Mohammed Taleb. C'est, dans les premières années du XIXème siècle, la naissance de la conscience écologique face à l'industrialisation qui ravage le monde naturel et asservit l'homme.

Nizan est un radical, comme Daumal. Pour lui l'art, la philosophie, la politique sont des miroirs déformants, des contes puérils destinés à rendre aux hommes les images qui leur sont nécessaires, non seulement pour supporter, mais pour consentir à leur condition de rouage passif, obéissant, de cette vaste machine qui s'appelle le Marché.

Le Nizan voyageur c'est l'anti-Cendrars finalement. Là où Cendrars affabule, enjolive, tisse des mythologies, Nizan déniaise, retourne chaque pierre de la déception de soi jusqu'à la dernière qui est celle du dégoût.

A la vie servile qu'impose la société capitaliste à tous ses rouages, humbles ou haut placés, Nizan oppose la vraie vie, la vraie liberté, une vie d'homme à conquérir, qui passe aussi par la redécouverte du corps.

Al-Jahiz, auteur d'Éphèbes et Courtisanes, meurt écrasé sous sa bibliothèque en janvier 869. Il y avait déjà tant de livres en circulation dans le monde arabe de cette époque ? Est-ce une métaphore de la mort de l'érudit qui finit par succomber sous le poids de son savoir ?

Michel Bulteau, dans Les Hypnotiseurs, cite ce propos d'Arthur Machen au sujet de Paul-Jean Toulet (qui a traduit Le grand dieu Pan) : « *Toulet me donna l'impression d'être un homme mélancolique, un homme pour qui le monde était un exil.* »

J'aime beaucoup Michel Bulteau qui rivalise avec son modèle quand, de Cocteau, il écrit : *Avec quel brio il arrive à laver son linge propre en public !* Bulteau fait partie de la famille des éveilleurs, ces écrivains qui donnent à lire d'autres écrivains. Daniel Rondeau en fait partie, mais aussi Jean-Paul Enthoven, Michel Braudeau, Patrick Mauriès... que d'écrivains j'ai découverts grâce à eux, comme je leur en sais gré ! Ils forment à eux tous une constellation magique, une famille amie, inconnue mais aussi présente dans ma vie que ma famille véritable.

Les Anglais disent que le sens de la vie c'est de donner sens à la vie. C'est confondre sens et but.

Étonnante chose que dans le cours d'un même siècle, entre la moitié du VI^{ème} s avJC et la moitié du V^{ème} s avJC, ont vécu Confucius, LaoZeu, le Bouddha, Mahavîra le réformateur du jaïnisme et Socrate. LaoZeu semble être un personnage mythique, quant à lui, mais sa légende date aussi de la même époque.

Exemple de distorsion historique. On lit un peu partout que dans l'un des deux récits de la création biblique, Dieu crée l'homme avec deux âmes, l'une féminine et l'autre masculine. Cela résulterait de l'existence d'un archétype, manifeste dans de nombreuses civilisations, Indiens d'Amérique, mythe Dogon des jumeaux primordiaux, j'en passe... Le premier récit de la Genèse ne dit pas cela du tout

- Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. (Gen I-1-27)

En conclure qu'il créa l'Homme indifférencié, à la fois homme et femme, est une distorsion manifeste, pourtant Jung s'empare de cette interprétation pour broder son mythe de l'animus-anima.

Quant au second récit (Gen I-2-18), il est encore plus clair puisqu'il crée d'abord l'homme, puis « le fait tomber dans un profond sommeil » pour ensuite tirer Eve d'une de ses côtes.

Films qui ont du charme, ceux de Joël Séria – Comme la Lune est une merveille avec Jean-Pierre Marielle, effectivement c... comme la Lune, et la fine mouche Sophie Daumier. Les films de Luc Moullet, l'Homme des Roubines, lui aussi fort lunaire, Une aventure de Billy le Kid, histoire

délirante filmée dans les Roubines, avec le tout jeune J-P Léaud, Bernadette Lafont... Les années soixante-dix, où tout était possible.

Morand disait qu'il avait le mal de tous les pays.

Le Nom de la Rose, métaphore médiévale de la puissance du langage. Même quand la rose est fanée son nom suffit à nous en faire sentir le parfum. Les choses se survivent par leur nom dans le langage qui est devenu l'ultra-monde à l'intérieur de la psyché.

Le génie radical de Maupassant. *Personne, jamais, n'appartient à personne.* Sur L'Eau

Je porte en moi cette seconde vue qui est en même temps la force et toute la misère des écrivains. Ibid.

Je me plains constamment de ne jamais trouver ce que je cherche, la forme d'expression que je veux, mais je ne devrais pas me plaindre car la sève de la recherche est la recherche elle-même. Cavafy le dit, souvent, dans ses poèmes. Ce n'est pas le but du voyage. D'une part on ne trouve jamais ce qu'on cherche, et d'autre part ce qu'on trouve, quand on trouve quelque chose, c'est le hasard qui le met sur la route. Enfin ce quelque chose est toujours plus beau que ce que l'on espérait trouver. Même Picasso, qui aurait dit « Je ne cherche pas, je trouve », avouait en

privé, à Malraux, qu'il n'avait jamais peint, même pas une seule fois, le tableau qu'il voulait. C'est à chaque fois autre chose qui venait. C'est ça trouver.

I always wanted to be an artist. It turned out I was just gay.

Les problèmes non résolus de l'enfance sont comme des créanciers qui continuent de se manifester la vie durant. Impayée, leur créance ne cesse de croître, et plus on vieillit plus ils frappent à la porte et la martèlent avec violence. A la fin le prix qu'ils exigent pour leur silence c'est votre vie même.

J'ai passé ma vie à la recherche de moi. Pourtant, maintenant que je suis vieux je ne sais toujours ni qui je suis, ni qui j'aime, ni ce que je pense.

Alain Pacadis, mort à 37 ans. Dustan mort à 39. De la famille des nyctalopes arpenteurs de la nuit, comme David Wojniarowski à New-York. Mais que trouve-t'on dans les boîtes de nuit, si ce n'est de la nuit concentrée ?

C'est seulement la partie inventée de notre vie, la partie qui échappe à la réalité, qui exprime un ordre et une beauté véritables. Gerald Murphy.
Lettre à Scott Fitzgerald.

Gertrude Stein avait une théorie selon laquelle on confond progrès et civilisation, dans les pays anglo-saxons, tandis que dans la vieille Europe, et particulièrement en France, pays de l'art de vivre, on se moquait éperdument du progrès. C'était peut-être encore vrai dans les années vingt, mais depuis nous avons sombré, c'est d'ailleurs tout le drame du monde moderne, le modèle de pensée capitaliste et luthérien a conquis la planète, y compris les anciens empires communistes et maoïstes qui s'y sont convertis sans l'admettre.

Il y avait un Roi de France, je crois, qui avait répondu au Roi d'Angleterre qui se moquait de l'indigence de sa cour, « Sans doute n'avons-nous pas toutes vos richesses, mais nous, en France, nous avons des rires et des chansons. »

Ma vocation était de ne pas avoir de vocation. Toujours rêvant, toujours déçu, j'ai connu le sort du troupeau commun. J'admire les scientifiques, les gens de foi, les médecins.

Connaître l'aveugle extase de la fleur qui s'offre au soleil. Découvrir la dimension dionysiaque de l'existence, moi qui ne suis attiré que par

Apollon. Cesse d'être, simplement exister. C'est sur ce point que la mystique s'oppose au projet philosophique qui propose de dépasser l'existence pour mener à l'être. Deux tigres qui se flairent et se touchent par le bout des moustaches.

Les dieux naissent avec les hommes, meurent avec les hommes, mais ces races emmêlées roulent dans l'éternel. Drieu la Rochelle. Le Feu follet.

On fait le voyage qu'on peut ; le tout est de s'embarquer. J'aime le style sec de Morand, celui d'Hécate, mais cette sécheresse qui élève son style abaisse le bonhomme jusqu'à l'avarice.

Le maître zen Lin-Tsi parlant de ses disciples comme Diogène qui cherchait en vain un homme dans Athènes :

« En fait, il n'en est jusqu'ici pas un qui se soit présenté devant moi tout seul, libre et indépendant....

Pendant ces cinq ou dix dernières années, j'ai attendu en vain l'arrivée de tels hommes, et il n'en est pas encore venu...

(Les exhortant)

« Estimez -vous mériter le nom de moines, quand vous vous en faites une idée si fausse ? Je vous le dis, pas de Bouddhas, pas de saints enseignements, pas de discipline, pas de témoignage ! Que cherchez-vous

dans la maison du voisin ? Hommes aux yeux de taupe ! Vous vous mettez une autre tête par-dessus la vôtre ! Que vous manque-t-il donc en vous-mêmes ? » (Traduction René Daumal)

Le zen, comme l'enseignement hindouiste de Prajnāpāda, ne rejette nullement l'ego. L'ego est ce par quoi nous participons au monde. Pourquoi le rejeter ? Ce qui est haïssable c'est la mainmise aveugle de l'ego sur le moi, ce moi qui tourne en rond dans ses obsessions, ses désirs, ses frustrations, mijotant dans les trivialités d'une vie sommaire.

« Si vous voulez arriver à la vérité non-adultérée du non-égotisme, vous devez une fois pour toutes lâcher prise et tomber dans le précipice, d'où vous vous relèverez nouvellement éveillé et en pleine possession de vos quatre vertus d'éternité, de félicité, de liberté et de pureté qui appartiennent à l'ego réel. » Maître Hakuin. (Traduction René Daumal)

Un moment vient – écrit Daumal – où la voix qui dit « je » doit sauter de l'intellect à une vie intérieure, plus réelle, et c'est alors cette vie nouvelle qui voit, d'abord par petites lueurs, qu'elle est différente de l'intellect. Ensuite elle devra mettre l'intellect à son service. Mais il y a un moment de passage, que nous avons tous connu, où, entre les deux, on voit, on ressent avec peine et dégoût le vide des discussions ordinaires (celles qu'on tient avec d'autres ou avec soi) - j'y inclus les plus brillamment philosophiques -, mais sans avoir encore de nouveau langage à sa disposition. (Lettre du 19 août 1942)

Peut-on dire finalement qu'il n'y a de réel que l'expérience intérieure ? Tout ce que nous avons vécu, ressenti, pensé, éprouvé, y compris les sensations physiques, depuis notre naissance, et même avant *in utero*, est passé par une intellection. C'est la limite de la psychologie qui est à la fois l'objet et l'instrument de sa connaissance. À cela Descartes oppose le *Je pense donc je suis*. Il n'y a qu'une chose dont je puisse être absolument certain, c'est que je suis, qui est une donnée primordiale de la conscience du monde.

L'homme ne peut vivre sans feu ; et l'on ne fait pas de feu sans brûler quelque chose. C'est le principe cardinal des Védas qui résume à lui seul tout un continent philosophique, du premier pas de la recherche au mot ultime de la plus haute initiation. Tout part de là, tout y revient. On le trouve cité dans La Grande Beuverie. Daumal écrit à ce sujet que l'aventure de l'être est celle de sa libération. Cette libération est la voie qui mène à l'unité de l'être.

Il me semble plus j'avance qu'il y a deux sortes d'hommes, chacun mu par une dynamique qui détermine sa propre destinée. L'homme du commun – dont fait partie l'artiste –, pour qui le but de la vie est le complet essor de la personnalité, et l'homme spirituel, pour qui le but de la vie est la réalisation de l'unité intérieure. Les deux voies sont celles d'un accomplissement, mais l'un est psychologique, l'autre spirituel, et les deux – j'ai mis longtemps à le comprendre – *sont radicalement opposées*. La seconde voie n'est pas le raffinement ou la prolongation de la première, mais son anéantissement.

Je vais y revenir mais d'abord il me faut dire ceci : Il me faut essayer de trouver une satisfaction, ou plutôt un épanouissement d'ordre spirituel dans l'art, et plus précisément dans l'acte créatif plus que dans les objets d'art. Dans l'art en tant qu'acte, c'est-à-dire s'inscrivant dans un rapport au monde en général, où les objets d'art ont leur place certes, mais non privilégiée. Je dis d'ordre spirituel car je sais que, stricto sensu, le spirituel ne se conçoit que dans un rapport avec Dieu, la divinité sous quelque forme qu'on la perçoit. Jacqueline Kelen, dont j'admire les écrits sur l'art, et qui est croyante, est catégorique sur ce point. Il faut avoir rencontré Dieu pour que le terme spiritualité ait un sens, étant entendu que ce sens est de l'ordre de l'indicible.

Je choisis donc une acception qui m'est propre au terme spiritualité, qui est une spiritualité sans dieu, mais non dépourvue de rapport au monde, et c'est ce sens que j'éprouve quand je peins. Il y a quelque chose qui prend sens, qui est d'ordre esthétique mais qui s'inscrit dans quelque chose de plus grand, qui est cette harmonie que la psyché tout entière éprouve quand elle résonne avec le monde.

Je suspecte que cette faculté harmonique de la psyché, que l'on peut appeler tout simplement la joie, a quelque chose en commun avec la structure profonde que Jung analysait comme la présence du divin en nous, et c'est pourquoi le terme spirituel me semble approprié même quand on l'emploie dans une acception résolument agnostique.

L'émotion devant la beauté, que ce soit devant un coucher de soleil, un paysage enneigé, une œuvre d'art, même modeste, même vulgaire, l'émotion devant la beauté humaine ou sa représentation, tout cela, toute émotion esthétique, fût-elle inspirée par l'attrait sexuel, est une participation spirituelle à ce que représente l'objet. Une épiphanie.

Cependant cette participation, qui atteint son comble dans l'émotion musicale, implique de demeurer en même temps extérieur à l'objet représenté. C'est ce qui est en jeu dans l'érotisme notamment, car, sous une forme ou une autre je jouis *toujours* abstraitement d'une forme.

L'acte créatif, à l'opposé, parce qu'il est acte, abolit la séparation d'avec l'objet. Il le crée et il crée l'acte qui le crée. René Daumal a admirablement expliqué comment, dans les Upanishads, l'acte créatif de l'artiste, et même tout effort intellectuel de compréhension, tout effort d'abstraction, qu'il s'applique à la grammaire ou aux mathématiques, aboutit à une forme de réalisation de soi, parce qu'il mime et rejoue à notre niveau microscopique la grande geste créative que les Dieux répètent inlassablement au niveau cosmique.

On se trouve bien, par la pensée créative, dans l'intimité étroite du cosmos et de la vie spirituelle.

L'acte créatif, en ce qu'il est action, et parfois jouissance en action, franchit la barrière spirituelle qui nous sépare tristement du monde. Il a donc partie liée avec l'ascèse. Il peut, il devrait oserais-je dire, être vécu comme un premier pas vers l'ascèse.

Premier pas mais premier pas seulement. Satisfaisant et source de joie, il est aussi source de tensions. Si l'acte créatif porte en lui son propre accomplissement, l'œuvre, elle, demeure souvent imparfaite, insatisfaisante. Les joies esthétiques ne sont pas celles de l'ascèse véritable. Il reste un gouffre à franchir.

Certes celui dont la nature, c'est-à-dire la personnalité, est artiste, la création artistique est l'unique voie possible à son épanouissement. Mais cet épanouissement n'est jamais la voie de l'unité de l'être à laquelle il arrive qu'il aspire, et qu'il confond avec l'accomplissement de son œuvre. Parce que la personnalité et l'être véritable sont toujours en conflit, parce que la personnalité est toujours ce qui fait obstacle à l'unité de l'être, l'artiste, à mesure qu'il avance dans son œuvre s'éloigne de l'unité de son être. En vérité il recule.

Quand, chez un artiste, il se crée une tension entre des aspirations artistiques et des aspirations spirituelles (ce qui ne se posait pas, bien évidemment pour un Giotto ou un Greco), il se forme une dynamique qui peut être très productive mais aussi source de troubles psychiques. Le même problème se pose, en fin de compte, pour tout un chacun, lorsque les aspirations personnelles sont en conflit avec les opportunités de la vie.

Il y a deux sortes d'hommes, je le répète, ceux pour qui le but de la vie est le complet essor de la personnalité, et ceux qui recherchent l'unité intérieure. Les deux voies sont des quêtes de sens, assurément, et en tant que telles participent à la connaissance de soi. L'une mène à la connaissance de la personnalité (ce que l'on désire être), et l'autre à la connaissance de l'âme, la psyché, le Soi (ce que l'on est). L'une explore la surface, l'autre les profondeurs. Pour pénétrer un lac gelé il faut en briser la glace... ou attendre le dégel ! Je garde en tête, quand je fais joujou avec ces catégorisations, qu'elles sont purement fictives, on est un tout et chacun participe d'un tout plus grand où il n'y a plus ni âme ni personnalité, ni psyché ni vouloir, ni unité ni division, un état que seuls les illuminés comme Maharshi connaissent – je dis bien connaissent car cet état ne s'atteint pas, l'illumination n'est pas un état que l'on atteint. Cependant tant que l'on conserve un ego ces catégorisations me

semblent pouvoir conserver une utilité de raisonnement. Personne ne sait vraiment ce qu'est la psyché, en sorte que la quête est toujours celle d'un objet *inconnu*. Toujours garder cela en tête.

Daumal lui-même vécut dans sa chair le conflit dont je parle, lui qui, poète, pensait faire partie de la première catégorie, jusqu'à ce qu'il réalise, après sa rencontre avec Gurjieff et Madame de Salzman, qu'il faisait partie de la seconde. Comme il le dit lui-même, « il lui a fallu déchanter ».

L'état d'homme est très difficile à atteindre en ce monde, et la connaissance est alors très difficile à atteindre. L'état de poète est alors difficile à atteindre, et la puissance créatrice est alors difficile à atteindre.
L'Agni-Purâna. (Traduction René Daumal)

Réalise-t-on jamais cette chance inouïe, cette grâce, qu'est le fait d'avoir une journée entière devant soi ? Voir le soleil, pouvoir bouger ses doigts de pieds, écouter les oiseaux. C'est une grâce, mais il arrive que cette perspective soit un enfer, provoque un accablement de l'âme, comme si le soleil brillait pour tous sauf pour soi. Bêtise de la psychologie humaine qui se laisse mener par ses affects.

Daumal (Le Mont Analogue) : *Se protéger du savoir et des rêves pour devenir ce que l'on est sans imiter personne.*

On ne peut pas rester toujours sur les sommets. Il faut redescendre... A quoi bon alors ? Voici : le haut connaît le bas, le bas ne connaît pas le haut.

Que possédions-nous qui eût réellement de la valeur ? Avec quoi pouvait-on payer la connaissance que nous allions y chercher ? Allions-nous la mendier ? Ou devrions-nous l'acquérir à crédit ? Chacun faisait son inventaire, et chacun de jour en jour se sentait plus pauvre, ne voyant rien autour de lui ni en lui qui lui appartînt réellement.

Daumal répète constamment qu'il n'y rien qui mérite le nom de connaissance qui ne se paye comptant. Il faut payer. On ne fait pas de feu sans brûler quelque chose (en l'occurrence quelque chose de soi). Si tu ne payes pas tu n'as rien. Il n'y a pas de connaissance qui ne soit expérience, et donc sacrifice d'illusions, de bêtise, de confort. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. C'est aussi ce que disait Céline quand il parlait d'écrire. Si tu ne mets pas tes tripes sur la table tu n'as rien.

Je cite souvent cette phrase de Gombrowicz, dans une lettre à Jean Dubuffet : *Il faut toujours écrire, penser, sentir, contre soi-même.* Penser c'est forcément penser contradictoirement. Ce n'est pas seulement une hygiène, c'est le résultat de la dualité des choses, imprimée aussi dans le fonctionnement de la pensée.

Seul le mystique existe dans l'unité. S'il pense, s'il réfléchit, il réintègre sa personnalité, donc son ego, dans ses contradictions qui sont la marque de notre être.

Nombre d'auteurs ont souligné la nécessité de la pensée paradoxale. Scott Fitzgerald, attaque *La Fêlure*, le récit autobiographique de sa dépression nerveuse, par ces mots : « *Avant de commencer cette brève histoire, je voudrais faire une observation d'ordre général – la marque*

d'une intelligence de premier plan est qu'elle est capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans pour autant perdre la possibilité de fonctionner. »

Federico Zeri est un des rares historiens de l'art que je peux relire constamment, toujours avec un vif intérêt. Il parle de la vie des arbres, qui ont une intelligence propre, des impasses du langage auxquelles se confronte l'historien et le penseur quand il en vient à douter des présupposés sur lesquels s'est bâtie toute sa vie de réflexion. Lui le grand spécialiste de la Renaissance, de la Contre-Réforme et de la décadence romaine, n'hésite pas à se montrer iconoclaste quand il parle de ses goûts personnels : *Beaucoup de « modernes » comme l'on voit, car, tout en passant ma vie au milieu d'œuvres anciennes, je partage l'idée qu'il y a plus de réflexion et de maîtrise dans un petit centimètre carré des maîtres du XXème siècle que dans les grandes œuvres du passé.*

... Le tableau, avancerai-je en manière de provocation (mais il s'agit pour moi d'une profonde certitude) est source de connaissance plus que de plaisir. (J'avoue m'être trompé).

Je pense comme lui que l'œuvre dit toujours quelque chose de son époque. Il n'y a pas d'artiste qui crée dans une bulle, isolé du monde (à l'exception peut-être de l'art des fous, des psychotiques, pour qui l'époque est leur propre névrose, et encore, les fous ont une vie sociale et connaissent le monde comme tout un chacun). Il suffit d'ailleurs de jeter un bref coup d'œil à un tableau pour immédiatement connaître, à un chouilla près, à quel moment elle a été peinte. Même chose pour un meuble, une musique, une sculpture etc... L'œuvre dit son époque au-delà du sujet, par la manière.

Mon talent ne me définit pas, et encore moins les produits de mon talent. Alors qu'est-ce qui te définit ? Pourquoi le nier, nous sommes surtout la somme de nos souffrances et de nos frustrations. Il me semble souvent que la souffrance est la seule chose que je possède vraiment en propre, qui a toujours été présente à mes côtés, allié fiable, constant, le seul sur lequel je puisse me reposer, toujours derrière mon épaule quand je suis en société, assis, invisible, à la table des amis, murmurant à mon oreille quand je suis avec un amant. C'est le seul amant que je trouve dans mon lit au réveil, le seul, donc, que je puisse vraiment appeler moi. Si l'on cesse de s'identifier à sa souffrance, que reste-t-il de ce grand vide qu'on appelle moi ? Avec quoi remplir cette benne puante quand on l'a vidée de toutes ses ordures ?

Romain Gary écrivait qu'il avait fini par ne plus se voir que « comme une queue avec de la souffrance autour ». C'est une assez bonne définition de l'homme, du mâle, une qui me correspond bien en tous cas.

Je crois en la réalité des malheurs qu'inconsciemment nous perpétons sur nous-mêmes. William Styron. Face aux Ténèbres.

Toute tentative, aussi poussée soit-elle, vers une annihilation de l'ego aboutit à son renforcement, comme la triste expérience de Chogyam Trungpa l'atteste. Il n'y a pas de barrière étanche entre les hommes en quête du Moi et les hommes en quête du Soi, entre esthètes et mystiques, quête de l'épanouissement et quête de l'unité, vie profane et vie spirituelle. Le Soi est un tout où nous naviguons un peu à l'aveuglette.

Prenons cette quête de l'unité intérieure qui répond indubitablement à un appel des forces spirituelles. Tant que cette quête met en œuvre les forces du Moi, elle ne se distingue guère de la recherche esthétique, ou d'un progrès dans l'épanouissement personnel. Mais quand un éveil se produit – et c'est à la portée de tous – c'est que cette unité a été atteinte, le plus souvent fortuitement. Toute illumination, petite ou grande, fortuite ou patiemment recherchée, témoigne d'une unité temporairement atteinte. C'est le satori zen. Et quand il se produit la notion de temporalité s'évanouit, en sorte que c'est toute la vie qui se trouve illuminée. C'est une extase comme il s'en produit parfois, en entendant une musique, devant une œuvre d'art, dans un moment de communion avec la nature, chacun peut vivre cela et s'en sentir transformé. C'est ce que Proust a décrit admirablement dans la Recherche, quand, trébuchant sur un pavé dans l'hôtel des Guermantes, il ressent l'appel d'une vocation qui va transformer sa vie. Appel qui va se répéter jusqu'à ce qu'enfin il se décide à y répondre.

D'autres, plus rares – extrêmement rares même – reçoivent l'éveil comme d'un « extérieur » à la psyché, d'un coup. Cela se manifeste par un effondrement subit, une disparition radicale et définitive de l'ego. Je n'ai étudié que le cas de Maharshi, mais je suppose que nombre de saints ont vécu ce qu'on appelle l'Éveil, ce qui me semble être une illumination permanente, irréversible de l'être. Le Bouddha n'a pas atteint l'Éveil en se martyrisant par des macérations pendant des années. Il s'est éveillé, point.

L'unité intérieure, en ce qu'elle résulte d'une harmonisation des forces de l'être, de celles de l'ego et de celle de l'âme, la psyché profonde, n'est pas l'Éveil. Il n'y a plus ni ego ni âme pour l'Éveillé, donc plus de transmigration. S'il fallait donc établir un ultime distinguo, il serait beaucoup plus radical. Il y a les Éveillés et il y a les autres hommes,

certains en quête d'épanouissement, d'autres en quête d'unité, chacun participant selon les étapes de sa vie, à l'une ou l'autre quête, chacun vivant différentes expériences spirituelles ou n'en vivant aucune.

Paul Cadmus remarquable peintre, injustement mésestimé : *I think an artist is a favored person. He's got his work that he cares for, and if he has any success at all he can make a living. In a way I created my own rather crumbly ivory tower. There was nothing grand about it. It probably wasn't even ivory. I erected it before the days of Styrofoam and plastic, so I don't know exactly what it's made of, but it was some sort of protection.*

Srî Aurobindo: *Le passé doit nous être sacré, mais l'avenir encore plus.*

L'Inde enseigne, nous dit Georges Friedmann, qu'une idée non vécue par celui qui l'exprime est sans valeur. Elle est fausse ou plus exactement elle est néant.

Il est à craindre que notre espèce soit condamnée si l'Homme ne passe pas par une mutation psychique profonde. Nombre de penseurs ont exprimé leur inquiétude à ce sujet, Jaspers, Friedmann, Einstein, les philosophes allemands du Romantisme, sans parler de ceux de l'antiquité grecque et indienne. Faute de mutation il va poursuivre sa route destructive et anéantir avec lui tous les autres passagers de la planète.

Jaspers : Tous les plans qu'on pourra bien faire et réaliser postulent, pour réussir, une transformation de la volonté collective qui se fonde dans le revirement de la façon de penser des individus... C'est ici qu'est le commencement et l'origine. Chacun doit commencer par soi-même.

Pour Jaspers les grands périls ont au moins une utilité qui est de nous faire progresser vers le point critique où nous apprendrons « ce qu'il faut savoir si nous sommes des hommes ».

Tout ce qu'il y a de grand, d'éclatant, tout ce qui a servi d'exemple est, contre toute attente, malgré la force constante qui attire vers le bas, issu d'une force transcendante... La mutation de l'homme doit être à la fois matérielle et spirituelle – ou bien ne sera pas. G. Friedmann (La puissance et la sagesse).

C'est juste, mais je doute, au point où nous en sommes arrivés, que cela suffise. L'homme est encore psychiquement larvaire. Nous sommes comme le petit enfant qui, découvrant un briquet quand ses parents sont sortis, met le feu à la maison. L'homme a déjà passé par toutes les phases de l'ascension matérielle et spirituelle, de la décadence et du chaos, il a connu de grands empires, l'exemple lumineux de grands éveillés, dans les époques les plus obscures la lampe du savoir a été entretenue, jalousement cachée, Byzance a survécu huit siècles à Rome, en Ecosse et en Irlande les moines copistes ont préservé l'enseignement des Évangiles quand l'Europe entière sombrait dans la barbarie, pourtant rien n'y a fait. L'Homme en tant qu'espèce ne s'est pas éveillé. Les religions ont détourné les enseignements, faisant de la croyance un substitut populaire à l'éveil personnel qui est d'abord rébellion.

Einstein : *La puissance de l'atome a tout changé à l'exception de notre manière de penser... Il nous faut un mode de pensée essentiellement nouveau si l'humanité doit survivre.*

On en vient à souhaiter, c'est terrible à dire, l'anéantissement complet de cette humanité pour qu'une humanité enfin consciente émerge du Déluge qui s'annonce. Il n'est que trop clair que, souhaité ou redouté, cela nous pend au nez de toutes façons.

Le psychisme, quel mystère ! Il forme un corps, un second corps dont notre corps n'est que l'enveloppe. Une perte, une séparation, une crise morale, une terreur, et tout ce corps se met à souffrir, à se convulser, à s'enflammer, à hurler sa douleur muette. Nous comprenons alors que c'est lui notre vrai corps, celui que nous habitons, l'autre n'est qu'une apparence.

La vie n'est peut-être qu'une négligence de la mort, un oubli du néant, une particule qui, à l'aube du temps, n'a pas trouvé son antiparticule. Rencontre manquée à la faveur de laquelle sont nés les mondes et les galaxies, cette chambre et cette table où j'écris. Il serait drôle que ce fût un acte manqué de Dieu, comme sont ces lettres qu'on jette inconsciemment à la poubelle parce qu'on redoute, secrètement, de lire ce qu'on sait trop bien qu'elles contiennent. Dieu redoutait l'homme, il le savait bougrement plus dangereux que lui-même. Alors il s'en est lavé les mains et nous a laissé nous démerder.

Si nous pouvions mesurer la distance qui nous sépare de ceux que nous croyons le plus proches, nous aurions peur.

Une œuvre est à tel point l'expression de notre solitude qu'on se demande quelle étrange nécessité de contacts pousse un artiste à la mettre en pleine lumière. Jean Cocteau. La Difficulté d'être.

(C'est pour cette raison précise, au contraire, expression de la solitude, appel à sortir de la solitude)

Il y a chez la vieille Edith Sitwell, écrivain on ne peut plus anglais et donc on ne peut plus excentrique, des pages très drôles sur les « ermites ornementaux », profession tombée un peu en désuétude mais qu'il serait bon de relancer dans une version digitale peut-être.

Plus je me meus dans l'espace moins je me meus dans le temps. Vive la vitesse donc ! Mauvais pour les professions sédentaires, peintres en chambre ou écrivains. Gravité et vitesse ralentissent la flèche du temps, nous dit la physique. Pour vieillir moins vite on a donc le choix entre vivre bas ou vivre vite. Vivre au bord de la mer (plus près du centre de gravité terrestre) ou vivre dans une station orbitale (qui tourne à grande vitesse). À tout prendre la station balnéaire semble plus tentante. D'ailleurs les vieux vivent au bord de la mer et les jeunes préfèrent les stations orbitales.

On ne peut jamais tomber plus bas que soi-même. Isabelle Eberhardt.

Tout le monde regarde ce que je regarde, mais personne ne voit ce que je vois. Lamennais.

No amount of evidence will ever persuade an idiot. Mark Twain.

Vous croyez me conduire à la mort. Eh bien j'entre dans la vie ! Étonnante phrase de Joseph Darnand, le chef de la milice, aux gendarmes qui le conduisaient au peloton d'exécution.

Les rites initiatiques, je sais qu'ils peuvent paraître puérils. Mais mesurons-nous ce que nous avons perdu en rendant puéril ce qui est grave, grave ce qui n'est que puéril ? J.M Rouart. Ils ont choisi la nuit.

Rejeter par mépris ce que l'on désire et faire peu de cas de ce que l'on craint. Francis Bacon. (Le premier, le poète)

Oser au champ d'honneur ; certes, mais ils sont rares ceux qui ont le réel courage d'être vrais ! Lady Montagu (Lytton Strachey. Cinq excentriques anglais.)

J'aime les citations mais je ne suis pas homme des profondeurs. J'aime savoir qu'il y a des profondeurs, les sonder si l'occasion se présente, mais m'y engager fort peu pour moi. La superficie me convient mieux, même si elle donne le mal de mer. Je me contente d'avoir suffisamment d'intelligence pour goûter ce qui va plus loin que moi.

Henry Miller, Louis Calaferte, Serge Rezvani : écrivains doués pour le couple, l'amour, la vie à deux qu'ils ont chantée inlassablement. Tout à l'inverse Augiéras, Bukowski, Genet, hommes de malheur et de grande solitude. Des austères attirés par une forme d'érémisme de l'âme.

La vie est une fumée, on se débat, on s'illusionne, on s'accroche à des fantômes qui cèdent sous la main, et sa mort est là. Felix Valloton.

À quoi sert d'avoir lu tous les livres si l'on est toujours malheureux ?

Personnalités qui ont choisi le dénuement d'une vie ascétique alors qu'ils auraient pu vivre dans l'abondance : Lawrence d'Arabie, Giacometti, Genet, Wittgenstein.

Lydie Dattas : *Tout est miraculeux dans la vie, excepté les miracles.*

Être chaste et passer pour débauché est gourmandise d'ascète.

La chasteté est moins l'abstinence que la grâce de laisser impolu tout ce que l'on touche. (La chaste vie de Jean Genet).

Genet, à l'otium de sa vie, avoue : *Je n'ai pas encore écrit quelque chose de vrai.* Ce quelque chose de vrai, il l'écrira après le massacre de Chatila, et ce sera Un Captif amoureux, son plus beau livre sans doute, le livre de quelqu'un qui n'a plus rien à perdre et tout à gagner : lui-même.

A propos de son article sur Chatila : *Je vais vous expliquer pourquoi ce texte est beau. Il est beau parce qu'il est vrai, et ce qui est vrai est toujours beau.*

Cette question du vrai est fondamentale mais on la néglige. Qu'est-ce qui est vrai dans la vie ? Qu'est-ce qui est vrai dans ce que je dis, pense, écris ? Quand l'art dit-il quelque chose de vrai ? Comment atteindre ce vrai en art si on ne l'a pas déjà atteint dans sa vie ? Nous vivons dans un tel brouillard. Ce vrai on le fuit comme la peste, c'est un acide brûlant, corrosif. Le beau flatte, le vrai expose. Ce qu'il expose est rarement beau, mais le vrai le rend beau parce que l'accent de vérité vient d'une vérité que l'artiste a trouvé en lui-même. Belle du Seigneur met à nu, dissèque l'abjection intime de l'amour, du désir, des conventions sociales. Pourtant il s'élève une beauté fulgurante de ce flot putride qui emprunte à la lumière sa vérité.

Celui qui donne des leçons de morale est un fâcheux. Un moraliste est quelqu'un qui conçoit une éthique et règle sa vie sur celle-ci. On n'est moraliste que pour soi.

Je rêve d'une maison qui serait ma tour de Bollingen, où je pourrais rêver, contempler, peindre et écrire, m'élever au-dessus des turbulences de la psyché, être moi.

Jung a connu des expériences mystiques, comme en témoignent son Livre Rouge et son intérêt pour l'alchimie, qu'il voyait comme une forme médiévale d'exploration des forces de l'inconscient, cependant il n'en a pas pour autant conclu à l'existence de Dieu. Pour lui le divin est une présence en nous, une empreinte dans la psyché humaine qui se manifeste sous forme de structures agissantes. Cependant on ne peut rien en conclure sur l'existence du principe divin lui-même. Son attitude, dans ses écrits, est d'ordre apophatique.

Il est probable, cependant, qu'à titre personnel, dans sa vie intime fortement influencée par une tradition familiale de pastorat, il croyait à l'existence de la réalité d'une puissance transcendante. Tous ses écrits renvoient, quasiment obsessionnellement, à la dimension transcendante de l'humain. C'est d'ailleurs ce qui l'éloigne radicalement de Freud. Mais en tant que scientifique Jung se refusait à toute spéculation sur ce sujet, rien ne pouvant être prouvé.

Jung : On fait absolument n'importe quoi, même ce qu'il y a de plus absurde, pour échapper à son âme. On pratique le yoga indien de toute observance, on suit des régimes alimentaires, on apprend la théosophie par cœur, on répète machinalement les textes mystiques de toute la littérature mondiale – tout ça parce qu'on ne s'accorde pas avec soi-même et qu'on ne croit pas le moins du monde qu'il puisse provenir quoi que ce soit d'utile de son âme propre. (Psychologie et alchimie.)

Ce que dit Jung est très perspicace. Effectivement il y a mille chemins qui mènent à l'âme et mille chemins qui en détournent, *et ce sont les mêmes*.

La plupart des gens qui sont sincèrement en quête de l'unité intérieure, en réalité la fuient. On se perd dans la connaissance ou les plaisirs. L'art, le mysticisme, l'érudition, peuvent être des chemins vers le Soi et peuvent être des chemins vers le Moi. Il n'y a pas à juger d'ailleurs, chacun prend le chemin qu'il peut. Le jardinage ou l'alpinisme peuvent fort bien mener à l'unité. Ne rien rejeter. Mais rares sont ceux qui prennent le chemin qu'ils veulent, qu'ils désirent profondément, car ce chemin est une voie abrupte qui inspire la crainte.

On rejoint là cette question du vrai. Jusqu'à quel point est-on prêt à se leurrer ? Moi-même, si je me perds en lectures et en recherches, n'est-ce pas parce que je me juge incapable d'écrire ou de peindre quoi que ce soit de valable, c'est à dire de vrai, quelque chose qui jaillisse de forces vives et non du rabâchage de vieux exemples ? S'accorder avec soi et croire en soi, car ce qui jaillit du moi véritable est toujours vrai, et ce qui est vrai est toujours beau, comme dit Genet.

Il y a un aspect indubitablement fascinant dans la pensée de Jung, pensée qui a constamment évolué. Sa conception de l'âme, de la psyché, des archétypes était un *work in progress* qui se renouvelait au gré de ses découvertes, de ses rencontres avec des gens, des livres, de nouvelles philosophies. C'est une œuvre qui a un côté intoxicant aussi, qui trouve toujours en elle-même sa propre justification, son auto confirmation, avec une naïveté désarmante qui frise souvent la mauvaise foi.

Dans *Jung et les Archétypes - Un mythe contemporain*, l'anthropologue Jean-Loïc Le Quellec a analysé de façon très poussée les sources des concepts jungiens, et démontré que certains de ces concepts, tels que les fameux "archétypes universels", sont des affabulations pures et simples.

Mais tout n'est pas à rejeter pour autant chez Jung, on y trouve toujours de quoi stimuler la pensée. Son intérêt pour l'art, y compris les arts qui étaient étrangers à son goût personnel, ne s'est jamais démenti.

La démarche artistique lui est familière puisqu'il dessinait, peignait et sculptait. Elle présente par ailleurs une parenté très proche avec le processus analytique lui-même. Jung comprend tout de suite qu'il faut éviter le piège freudien qui consiste à n'interpréter l'art que du point de vue de l'œdipe et du refoulement. Il préfère s'intéresser à ce qui est en jeu dans le processus créatif en général, et ce qui est en jeu, estime-t-il, est une *catabasis*, une descente au royaume des morts, un affrontement avec nos propres ténèbres, suivie d'une *nekyia*, c'est à dire un effort de mettre des mots, des formes, sur les manifestations de la mort, afin de les affronter et de les comprendre.

Mettre des mots sur la mort, c'est ce qui est en jeu dans le processus cathartique comme dans le processus artistique, et Jung a très pertinemment relevé cela dans les œuvres de la période bleue de Picasso qu'il avait vues en 1932. Le cubisme n'était pas particulièrement du goût de Jung, mais il a détecté immédiatement que Picasso était quelqu'un qui avait passé par les mêmes crises que lui, quelqu'un qui, comme lui après sa rupture avec Freud était descendu au royaume des morts, et qui en était revenu avec un nouveau langage symbolique.

La démarche artistique, estime Jung, passe par une remise en cause, en général déstabilisante et douloureuse, des acquis du Moi. Cette déstabilisation est indispensable pour ouvrir la voie à l'expérience d'une vie symbolique qui cherche à se créer, qui cherche ses propres moyens d'expression.

Cette vie symbolique, c'est la voix de l'âme qui aspire à l'"individuation", c'est à dire un état harmonieux du Soi. Le travail de l'artiste, cette recherche du vrai dont parle Genet, est la condition pour que s'ouvrent des fenêtres symboliques qui ont leur utilité et leur énergie propre. Par ces fenêtres il est possible de voir le sens du Monde.

Ce que je trouve très remarquable c'est que Jung, dans ses écrits de 1932, a l'intuition que la période bleue de Picasso, aussi sombre et désespérée soit-elle, va déboucher sur un nouveau registre symbolique qui sera de l'ordre du dionysiaque, prophétise-t-il, ce qui a été effectivement le cas.

Le chemin qui mène au Soi est aussi le chemin de l'art. Périlleux, pas périlleux, je ne sais pas, en tous cas c'est le seul chemin qui est hors de soi pour aller au Soi. Ceux qui mènent au Moi ne sont pas des chemins mais des bourbiers où l'on s'enlise. Le Moi ne mène qu'au Moi, il ne mène jamais au sens du Monde. On dit en français "rester chez soi". Mais on est partout chez soi, et ce partout c'est le Soi.

Bruno Schultz, que l'on compare souvent à Kafka, et qui comme Kafka mourut très jeune, insiste dans sa correspondance sur le fait que l'art est quête de sens, et que le créateur ne peut trouver le sens profond de la réalité qu'à l'intérieur de lui-même, dans les profondeurs de la psyché et les émois de l'enfance. La mythification du monde n'est pas terminée écrit-il.... *Infatigablement, l'esprit humain ajoute à la vie ses gloses – des mythes – infatigablement il cherche à “conférer un sens” à la réalité.*

Oui la quête de soi est fondamentalement une quête de sens, non pas pour explorer son petit ego, mais pour se comprendre. Car donner sens à soi est l'unique moyen dont nous disposons pour donner sens aux autres, et donc au monde en général. La quête de soi est un désir du monde.

Je me souviens de la phrase d'Howard Brookner, cet “Ami de passage” qu'évoque Frédéric Mitterrand dans la Mauvaise Vie. “There is so much beauty in this world. That's what put me in trouble in the first place.” Brookner avait réalisé un très bon documentaire sur William Burroughs qui a été exhumé récemment.

Brendan Behan, poète et écrivain irlandais, grand buveur devant l'éternel (il se vantait d'avoir été alcoolique dès l'âge de huit ans !) : *I am a drinker with a writing problem.*

Contempler, c'est jouir de l'âme du Monde. Michel Cazenave

Lysippe, nous dit Pétrone, serait mort d'inanition après avoir trop longtemps travaillé sur une sculpture, oubliant de boire et de manger.

Le Jung qui m'intéresse, finalement, ce n'est pas le psychiatre, ce n'est pas le théoricien farfelu obsédé par les archétypes qu'il voit partout, c'est le Jung mystique qui essaye de penser la transcendance.

L'Individuation est un horizon mystique que l'on n'atteint jamais, mais on tend à elle, on tend à l'absolu, à l'entièreté inconnaissable de notre être.

Il semble que ce soit une des lois de ce monde. De ceux dont on espère des sourires d'amour on ne reçoit jamais que des sourires de politesse.

Par quelle aberration les monothéismes en sont-ils venus à remplacer les anciennes déesses mères par des dieux masculins ? Comment un homme pourrait-il mettre au monde le monde ? Certes l'émergence de la pensée scientifique en Europe au XVIIème siècle a sonné le glas de notre relation fraternelle avec la nature, mais j'ai bien l'impression que la racine du mal date de plus loin, de l'apparition des monothéismes.

J'admire autant les hommes de science que les artisans, moi qui au fond n'ai fait que papillonner sans jamais rien savoir. J'admire les gens qui possèdent un savoir à fond. Les érudits bien sûr, quelques professeurs de droit que j'ai eu l'occasion de rencontrer, les historiens d'art, mais aussi

l'antiquaire expert, l'homme qui a un œil et un flair, l'ébéniste capable de concevoir et exécuter un meuble à la perfection, le menuisier capable de bâtir un escalier à partir des arbres qu'il a coupés dix ans auparavant, le facteur d'instruments, l'horloger. Il y a des gens capables de fabriquer une montre à complications à partir d'un bloc de métal, et de fabriquer ensuite le verre qui s'y adaptera au micron près. Entièrement à la main.

Il faut être aveugle pour ne pas voir que les plantes communiquent entre elles comme les organes d'un même corps, formant un cosme avec lequel le monde animal interagit comme les bactéries dans un organisme humain. Par quel moyen ? Ondes, rayonnements, hormones, toxines, on le saura sans doute un jour. J'avais rencontré un spécialiste des cactées, il y a longtemps. Il possédait une vaste serre chez lui, où il cultivait des cactus du monde entier, certains de taille impressionnante. Il m'avait dit avoir été témoin d'un véritable meurtre entre plantes. Un de ses cactus, du type « chandeliers » du Nouveau-Mexique, en pleine santé, était mort subitement. Il l'avait trouvé cassé en deux sur le sol, un matin. Or il venait de planter juste à côté un autre cactus, de toute évidence son ennemi. Le nouveau venu avait en quelque sorte ordonné le « suicide » du plus ancien.

Nous autres civilisés nous aurons bientôt provoqué la quasi extinction du monde naturel avant d'avoir ne serait-ce qu'entrevu son miraculeux fonctionnement.

Un artiste original se reconnaît au premier coup d'œil. Par original je n'entends pas « qui se distingue par son originalité » mais « qui se distingue par sa voix qui vient des origines ». Il a atteint quelque chose en lui qui appartient aux origines de son être. Ce qu'on appelle la

vocation. Sa voix a donc un timbre particulier, celui de la véracité, qui distingue l'original de la copie, ce qui est vrai de ce qui est faux.

Je veille à toujours privilégier l'intérêt de la peinture contre mon intérêt personnel. Ce qui revient à dire que j'essaie de tirer parti de mes faiblesses, de mes incapacités techniques, pour arriver à quelque chose qui se tient malgré tout.

Si la peinture veut aller dans tel sens alors j'y vais aussi. Je prends du recul, je me dis bon, comment vais-je faire pour sortir quelque chose de valable de ce merdier ? Où puis-je trouver la cohérence de la toile qui se peint, cohérence de son graphisme, de la touche, des couleurs etc... J'aboutis rarement à ce que je voulais, mais je m'efforce d'aboutir à quelque chose de toutes façons.

Chez les vieux maîtres on ne voit jamais l'ombre de telles hésitations. Ils possédaient un tel métier que l'œuvre aboutie semble avoir été voulue *sui generis* dans son intégralité esthétique. C'est très net chez les portraitistes anglais et américains, les Tuke, Eakins, Sargent, Merritt Chase, ou chez l'espagnol Sorolla, toutes gens dont la virtuosité était telle qu'il n'était aucune difficulté dont ils ne pussent triompher. Sorolla excelle dans les scènes de bord de mer, où la lumière violente de midi fait miroiter le sable humide et la peau mouillée des enfants. On croit entendre leurs rires et leurs jeux, et l'appel des parents qui les surveillent de loin. On voit cela aussi chez les paysagistes russes d'avant la Révolution, les Konstantin Gorbatov, Youon, Borisov. Contraints de peindre pour les soviets, leur art si libre devient rigide et conventionnel.

Noter que l'Art, que l'on résume souvent à une succession de talents individuels est toujours le produit d'une époque, il s'inscrit dans une atmosphère religieuse et culturelle dont le parfum l'imprègne. Si l'on songe maintenant aux millénaires de l'histoire humaine en contemplation desquels s'inscrivent les millénaires des œuvres, l'Art peut être vu comme une force transcendante qui attire vers le haut un homme prône à se laisser glisser vers le bas. L'Art manifeste, proclame l'homme, inscrit sa présence sur la paroi rocheuse des siècles, contre tout ce qui le dégrade, l'asservit et le plonge dans le sang.

J'ai beau admirer les nobles aspirations de penseurs tels que Jaspers, Einstein ou Friedmann, à l'avènement d'un véritable humanisme des peuples, d'un homme pleinement homme, délivré des croyances et des superstitions, d'un homme de raison vivant une spiritualité plus élevée et plus noble, d'un homme ayant atteint l'unité spirituelle de son être et la réalisation concrète de son destin, je demeure pessimiste.

Pourquoi l'homme, je parle de l'espèce, ouvrirait-il son cœur à de telles lumières face à l'épreuve ultime de son anéantissement, quand il en demeure incapable face à sa mort individuelle ? Comment y parviendrait-il alors qu'il ne l'a pas fait en temps de paix, quand la planète était encore habitable et que le danger était encore loin ? Les Indous ont-ils suivi la voie du Mahatma ? Non, ils ont assassiné Gandhi. Comment croire possible un tel revirement de l'Homme ?

Jaspers pensait, et je crois cela aussi, que les périls extrêmes nous feront progresser vers le point critique où nous apprendrons « ce qu'il nous faut savoir si nous sommes des hommes ». Mais parvenus à ce point critique qui maintenant devient clairement visible, qui voudra s'ouvrir à ce savoir et en tirer les conséquences appropriées ? Quelques êtres éveillés, sans

aucun doute, mais les peuples ? Suivront-ils les Gandhi de leur temps quand la survie de milliards d'hommes sera sur la balance ?

Peut-être faut-il s'entendre ici sur la notion de point critique. Ce point, s'il fallait donner raison à Jaspers, serait non pas l'approche de l'anéantissement collectif, *mais sa suite*, l'époque postapocalyptique où l'extinction de la quasi-totalité de l'humanité appartiendra au passé.

Le « revirement » de l'homme sera le savoir nécessaire, indispensable aux rares survivants, pour avoir une chance de perpétuer l'espèce.

Un retour aux origines, civilisationnel et spirituel tout à la fois. Ce savoir, ce revirement dans la relation des hommes entre eux et avec la nature, sera devenu la condition indispensable à leur survie. Alors, et alors seulement, commenceront-ils à changer.

Le voyage en Orient est un thème rebattu de la culture occidentale, depuis que les routes commerciales romaines se sont prolongées jusqu'à devenir les routes de la soie. La fascination est déjà présente chez Alexandre le Grand dont je me suis toujours demandé ce qu'il allait chercher en Oxiane si ce n'était la connaissance initiatique dont l'Inde était le berceau. L'Inde, après deux mille ans d'échanges nous demeure incompréhensible et la Chine inaccessible, ce qui annonce des conflits probables.

Ce n'est pas l'Asie qui m'intéresse mais mon voyage intérieur. Comme Hermann Hesse je vois en l'Orient une métaphore du continent inconnu qu'est à chacun sa propre psyché. Le véritable Orient est l'Orient intérieur.

Pour le reste pénétrons-nous de son art souvent sublime, admirons la beauté de ses hommes, contentons-nous même, si cela nous chante, des aimables chromos de nos grand-mères, de l'orientalisme de nos peintres et des romans de Pierre Loti.

Je lis mieux aujourd'hui que tu temps que je lisais goulûment, non par vanité de tout avoir lu – qui le pourrait ? – mais pour ne pas manquer le livre qui m'apporterait la révélation que j'attendais.

Aujourd'hui qu'aucune révélation ne s'est produite je me contente de relire. La plupart des livres que j'avais aimés ne me plaisent plus, ils me tombent des mains (Graham Greene par exemple). J'ai goûté l'excitation de leur nouveauté, toutes leurs voix me parlaient un langage intelligible, et ceux que je ne comprenais pas je savais qu'un jour ils seraient pour moi. Maintenant je goûte seulement la voix de l'écrivain, non plus le sucre mais la saveur de son miel.

On n'ouvre pas un livre, on s'ouvre à lui, et Cocteau a raison de dire que nous sommes de grands malades qui cherchons dans les livres un remède à nos maladies. La rencontre avec un livre a quelque chose de mystérieux, comme sont toujours les épiphanies. Qu'y allons-nous chercher ? Qu'y trouvons nous aujourd'hui que nous n'y trouvions pas hier ? Nous-même. Ce nous-même que nous sommes devenus et auquel le livre s'adresse, alors qu'il ne parle pas le langage que nous parlions il y a vingt ans.

J'ai dû attendre quarante ans pour rencontrer Bukowski, René Daumal, Augiéras. Je possédais leurs livres, je les avais feuilletés, ce n'était pas pour moi. Mais je savais qu'un jour ce le serait. Ces livres m'ont suivi, de voyages en voyages, de pays en pays, toujours fermés, fermés sur eux-mêmes, jamais ouverts, attendant avec la patience qu'ont les livres le jour où je m'ouvrirais à eux.

Inversement que de livres dévorés avec passion me laissent de marbre aujourd'hui ! Le triste de l'affaire est que leur nombre ne cesse de croître, alors que les découvertes, elles, se font de plus en plus rares. C'est sans doute que je suis devenu celui que je devais être. La marge de manœuvre se fait plus étroite, la recherche se fait vers les profondeurs. C'est donc à ces profondeurs que l'on demande au livre de descendre quand, ayant vieilli, les voyages de surface perdent pour nous de leur intérêt.

Toute cette histoire de recherche du Soi, de l'unité de l'être, qui irrigue la philosophie moderne depuis Schopenhauer ainsi que tous les courants ésotériques, remonte, bien avant les Grecs, aux Upanishads. Tout vient de là, même si la mentalité moderne a considérablement simplifié la pensée originelle de l'Inde, où s'entremêlent un foisonnement de règles rituelles, de mythes, de contes, de croyances religieuses, et de préceptes aux significations symboliques multiples. Pour le bétotien qui comme moi n'y connaît rien, les Upanishads exercent un charme immédiat, presque un envoûtement, à cause précisément de leur caractère énigmatique. On devine une profondeur infinie sous les vaguelettes irisées de leur poésie, une profondeur qui se refusera toujours à nous. Toute l'âme de l'Inde est là, mais des cassolettes d'or où brûle l'encens des proverbes, il ne nous est permis que de jouir du parfum. Je doute même que les grands exégètes en pénétrant le sens véritable qui touche au cœur. Il faut sans doute être né au bord du Gange et avoir répété les Sutras dès l'école

primaire pour que, par ce miracle que l'enfance seule autorise, les symboles les plus impénétrables se frayent un chemin dans l'âme. Ce chemin est celui que l'adulte arpentera occasionnellement, si la vie moderne lui en laisse l'occasion. C'est celui que l'ascète barbu, itinérant, vagabond, emprunte chaque jour, du matin au soir, dans ses prières. C'est le même, il est ouvert à tous.

Mais celui qui considère toutes les essences comme étant simplement dans le Soi, et le Soi dans toutes les essences, il ne veut plus distraire de là sa pensée. Isa Upanishad (Traduction Louis Renou)

Sache que l'âtman est le maître du char, que le corps est le char lui-même, que la raison, sache-le, est le cocher et que la pensée ce sont les rênes. Katha Upanishad (Traduction Louis Renou). L'âtman est le Soi, l'âme unifiée.

Celui par qui cela n'a pas été pensé, cela a été pensé ; celui par qui cela a été pensé, il ne le sait point. Ce n'est pas compris de ceux qui comprennent, c'est compris de ceux qui ne comprennent point. Kena Upanishad (Traduction Louis Renou)

Comme dans le zen japonais, la compréhension frappe comme l'éclair ou comme un coup de trique, elle est satori, épiphanie, et non spéculation intellectuelle. Les Upanishads disent aussi qu'elle est comme un souvenir qui revient à l'improviste. Son signalement : le cri, ah ! qu'on pousse.

Si notre vie matérielle, quotidienne, était en accord avec notre moi profond, nous n'éprouverions pas le besoin de philosopher. Le centre de notre être réclame, exige, que notre vie matérielle et psychologique soit

en accord avec lui. Alors seulement il peut insuffler à tous les aspects de cette vie un sens et une valeur, faire d'elle la *vita beata* que Sénèque imagine.

Philosopher c'est chercher les moyens de vivre en accord avec soi. Ceci implique, c'est une évidence, de savoir d'abord qui nous sommes. C'est ce qui me fait penser qu'il n'y a pas de différence substantielle entre recherche philosophique et recherche spirituelle, entre l'éveil philosophique et l'épiphanie spirituelle, tous ces mots recouvrent une même quête qui est un appel du moi profond. C'est ce moi profond qui n'est pas le même selon les personnes, selon qu'elles sont appelées à la vie spirituelle ou à la vie profane.

Souvenir. C'était il y a longtemps, j'avais cinq ou six ans, guère plus. J'étais assis au bord d'un ruisseau qui courait dans une noue que possédait mon père près du village d'Adainville. C'était une vaste prairie, trop humide pour y planter des peupliers car l'eau stagnante en noyait les racines. Mon père avait tenu pourtant à planter ces arbres qui donnent un ombrage léger, clairsemé – je vois encore leurs troncs frêles et l'agitation de leurs feuilles triangulaires qui éparpillait la lumière quand un peu de vent venait à souffler. Je m'étais fait une place entre des joncs nouveaux que j'avais appris à tresser, et là, tout seul, je restai un temps qui, dans mon souvenir, semble considérable, long comme un siècle, mais qui n'avait peut-être duré qu'une minute.

Absorbé par la conversation des oiseaux, le clapotis des eaux qui berçait le geste machinal de ma vannerie, j'oubliais le temps, j'échappais enfin à moi-même, pour la première fois, si clairement, si nettement, que le souvenir de cette extase s'est imprimé durablement. Ainsi donc il était possible de connaître un bonheur supérieur aux joies un peu sottes de l'enfance, et ce bonheur – je l'entrevois confusément – nécessitait

qu'on ne fût plus soi-même, qu'on s'évanouît dans un tout plus grand que soi, qui pouvait nous contenir tout entier.

Perdu dans mon oblation secrète je ne savais plus ni qui j'étais ni où j'étais, je faisais corps avec la félicité toute pure, une félicité qui avait effacé de mon être jusqu'au souvenir de mon ancien moi. L'après-midi passa dans cet état exquis - ou bien était-ce une heure ? Je ne saurais dire. J'entendis bientôt mes parents qui me cherchaient. J'étais tout engourdi. J'eus tôt fait de jeter à l'eau mes tresses inachevées, il me fallut redevenir enfant, moi qui, l'espace d'un instant, venait d'être dieu.

L'esthétisme gratuit qui est la consolation de l'esthète, du célibataire de l'art, est l'ennemi du créateur. J'entends par gratuit qui n'a pas été payé comptant de son poids de chair, de son poids d'expérience (L'arrangement financier n'étant jamais pour le collectionneur qu'un moyen de racheter sa propre vie, un substitut commode).

Ils sont nombreux à rejeter l'esthétisme de surface. Cependant il semble qu'il y ait une sorte de loi organique qui ordonne que tout mouvement artistique, dès qu'il fait école, tourne à l'esthétisme gratuit. Autrefois on parlait de maniérisme. Même les mouvements les plus anti-esthétiques n'échappent pas à la règle, Kobra a produit un déluge de barbouillages, l'action-painting aussi, et les liturgies sanglantes d'Hermann Nitsch qui, si elles étaient restées fidèles à leur esprit dionysiaque auraient dû demeurer gratuites, ont fini par déverser leurs dégoulinures, fort belles d'ailleurs, sur les cimaises des galeries les plus « branchées ». Banksy est parvenu à retourner le système à son profit de façon surprenante car le street-art est a priori l'art le moins « bankable » qui soit, donc le moins suspect de pouvoir être récupéré par l'élite culturelle et financière. On

verra si le banksiisme fera école et, à son tour, sombrera dans un conformisme dépourvu de sens.

Le point commun entre les mouvements artistiques d'après-guerre, était le désir souvent candide d'une nouvelle génération d'artistes de convertir une pensée artistique en action dans la vie, de ne plus dissocier les deux. Quand le corps est impliqué dans le geste pictural la psyché en sort transformée. Il s'agit ni plus ni moins d'une forme d'expérience initiatique. Mais cette « perfection qui s'attache aux commencements » dont parle Elie Faure, ne peut durer. Les pesanteurs internes de la vie de l'esprit, le goût de la beauté, la nécessité de satisfaire un marché aussi, tout concourt à ce que l'action spontanée de la psyché sur l'art devienne une action de l'art sur la psyché, d'abord un automatisme puis une routine esthétique. Le travail, l'effort de l'artiste authentique, s'il parvient à demeurer à l'écart des écoles, comme l'ont fait Miro, Joan Mitchell ou Riopelle, consiste alors à lutter contre cette routine, donc à lutter plus contre soi-même que contre la matière. La matière demeure l'alliée du magicien même si c'est une alliée capricieuse. Le difficile est de revenir aux sources, de sorcier redevenir sourcier.

L'éveil intérieur, la réforme morale, l'accès à une forme de transcendance, sont des chemins individuels. Rêver qu'une société toute entière puisse prendre ce chemin vers le haut au lieu de végéter dans les marais du bas, est certes une belle utopie, mais ce n'est qu'une utopie.

Le revirement spirituel qu'appelait de ses vœux Karl Jaspers, et qu'aujourd'hui les promoteurs d'une écopsychologie appellent une mutation psychique de l'Homme, demeure non seulement un chemin

personnel mais une voie solitaire, l'expérience de René Daumal en témoigne. Qui plus est une voie qui mène vers la solitude. On n'a jamais vu communauté d'Éveillés, même si le beau roman de Jacques Attali, La Confrérie des Éveillés imagine une rencontre possible entre quelques hommes exceptionnels. L'enseignement des prophètes s'adresse toujours au cœur d'un homme, comme la poésie. Ce sont les religions qui convertissent les peuples, tenant ainsi lieu d'« éveil » à un groupe qui a soif d'unité, de revanche, de conquête. En général ces groupes ont tôt fait de se retourner contre leur éveilleur. Les ascètes, les solitaires, sont admirés mais rarement suivis.

Pour qu'un éveil se produise il faudra qu'il y ait d'abord un réveil, condition nécessaire à tout progrès de la Raison. Et pour que cet éveil provoque une mutation en profondeur de la psyché collective, rompe les archaïsmes religieux et les égoïsmes nationaux, il faudra, c'est à craindre, que ce réveil soit un événement traumatique d'ampleur biblique. Deux guerres mondiales n'ont en rien éveillé le monde. Elles ont éveillé quelques penseurs, quelques hommes d'État, un point c'est tout. Après la chute du nazisme tous les autres « ismes », et ils furent nombreux, ont progressivement évolué en déclinaisons tyranniques du consumérisme. D'abord l'embrigadement, puis l'asservissement aveugle. Plusieurs centaines de millions de morts, tous victimes du progrès, du bonheur des peuples. Depuis d'autres centaines de millions, morts de bonheur eux aussi, victimes de la vie mécanique des usines, de la pollution massive, de l'appropriation des terres, comme l'avaient été avant eux les ouvriers de l'époque victorienne, sans qu'aucune leçon, là encore, n'ait été tirée.

Une voie spirituellement fraternelle et économiquement stable, les peuples indiens d'Amérique, les Aborigènes d'Australie l'avaient trouvée avant nous - du moins l'image du « bon sauvage » nous le fait-il croire -

avant qu'on les mette dans des zoos. Il est vrai qu'ils n'avaient pas de prophètes, cette plaie des religions révélées, mais des chamans.

N'appelons donc pas de nos vœux la venue de nouveaux prophètes, fussent-ils de la Raison. Les prophètes sont enfants des grands bouleversements, des grandes craintes de sociétés parvenues à un point de rupture. Les hommes d'après l'apocalypse climato-énergétique qui se profile, les survivants, n'auront plus besoin de Sauveur. L'apocalypse ne sera plus une menace, elle aura eu lieu. Que craindre désormais si ce n'est l'Homme lui-même ? Ces hommes réaliseront peut-être cette vérité. Peut-être connaîtront-ils alors, collectivement et pour la première fois de l'Histoire, une forme d'éveil à la Raison, un éveil contraint et forcé mais un éveil tout de même.

Nous voudrions lire l'avenir, savoir ce que les dieux nous réservent. Les rêves veulent nous le dire, mais comme l'Oracle de Delphes ils parlent par énigmes. Alors pourquoi Calchas était-il seul, comme le prétend Cocteau ? Parce qu'il était le seul à pouvoir tout deviner. Si l'on savait l'avenir, effectivement, nous serions absolument isolés, chacun sur sa trajectoire intangible. D'une certaine façon c'est l'ignorance de notre sort individuel qui nous fait un sort commun. Pourtant Calchas se suicide quand il rencontre un autre devin plus fort que lui dans sa pratique. Certaines versions de l'Iliade disent que c'est par dépit. C'est pourtant le moment où il sort de sa solitude et se découvre un frère. Selon d'autres versions l'augure rival lui prédit qu'il ne boirait jamais de vin de la vigne qu'il venait de planter. Les vendanges venues, quelques années plus tard, Calchas vint célébrer le vin nouveau, mais trop sûr de son triomphe il s'étouffa de rire avant d'avoir avalé la première gorgée. Calchas n'était donc pas aussi seul qu'il croyait puisqu'il ne pouvait deviner son propre sort.

Qui n'éprouve la solitude de Calchas quand il regarde sa vie ? Nous sommes seuls dans une nuit profonde, emportés sans savoir pourquoi par le courant d'un fleuve rapide. Nous voyons les étoiles, certes, mais très au loin, brillantes et froides, d'une beauté inutile. Nous nageons, ou plutôt nous nous débattons, entre l'obscurité de l'eau qui nous aspire et l'obscurité de la nuit qui nous hante. La sagesse disait Henry Miller, consiste à cesser de nager et se laisser flotter. Mais pour cela il faut avoir, comme lui, touché le fond ; s'être écorché à tous les rochers, être mort, puis avoir remonté à la surface autre, nouveau, léger, sachant flotter, sachant même marcher sur l'eau. Alors, alors seulement, les constellations parlent un langage intelligible. Il n'y a plus de fleuve. La nuit prend les couleurs du jour et le jour est parsemé d'étoiles. C'est ce que disent ceux qui sont sortis de la nuit où l'humanité sommeille.

Il y a paraît-il quelques dizaines de personnes dans le monde qui ont une mémoire absolue de tout ce qu'ils ont fait, dit, vu, depuis leur plus jeune âge. Ils peuvent donner la date et l'heure d'un match de tennis disputé il y a vingt ans. J'imagine qu'ils ont une sorte de filtre qui empêche toute la masse du passé de peser constamment sur leur présent, de le contaminer, sinon ils ne pourraient pas, au sens propre du terme, vivre l'instant présent.

La mémoire n'est pas seulement le souvenir des faits, elle est la persistance de l'être dans le temps, de l'être mental qui repose sur l'illusion nécessaire de ne pas être affecté par le temps. L'expérience de la vie, au moment où on la vit, m'apparaît de plus en plus comme une création, une sécrétion de cet être mental, et la mémoire comme une récréation de cette sécrétion. Parce qu'on ne se sent pas vieillir, parce que nous pensons nous réveiller chaque jour dans le même corps sans en

percevoir ni la régénérescence ni les transformations, nous croyons aussi que celui qui se réveille est le même que celui qui s'est endormi.

Pourtant l'image dans la glace dément cette illusion, et quand nous nous voyons sur une photo, dans une vidéo, c'est à peine si l'on se reconnaît. (Montaigne observait la même chose à propos des tableaux auxquels, en peu de temps, on ne ressemble plus. *Combien de fois ce n'est plus moi !* (Essais. Commentaires Comte-Sponville). L'image de cette personne que la photographie a fixée ne correspond en rien au souvenir que nous avons conservé de cette personne, ni au souvenir du moment où la photo a été prise, si l'on s'en souvient. Certes si, regardant une photo de jeunesse avec des amis je me reconnais, je vais pointer du doigt et dire « Ah regardez, ici c'est moi ! ». Mais c'est une expression convenue, ce que nous éprouvons ressemblerait plutôt à « la personne que je suis aujourd'hui a habité, autrefois, dans ce corps là » comme on parlerait d'une ancienne maison de vacances.

Alors que reconnaît-on sur les anciennes photographies, et qui reconnaît quoi ? Toute photographie, même la plus banale, même un polaroid, est une composition esthétique et sociale aussi élaborée, aussi riche de contenu sémantique qu'une fresque de Rubens. Elle parle de son époque, de ses codes, et donc un peu de nous aussi, sur un plan très général. Je reconnais donc un peu de mon temps, et donc un peu des codes que j'adoptais pour composer l'image sociale, cette image intentionnelle, et intentionnellement menteuse que la photographie a fixée. Menteuse car si l'on se souvient approximativement de l'évènement précis qui a motivé la prise du cliché, combien plus précisément on se souvient de la quantité de dissimulation, de parade, d'effort qu'il nous a fallu déployer pour projeter cette image. Si nous nous souvenons d'une chose c'est que tout était composé, rien ne correspondait à la réalité.

La réalité ? Que sais-je de la réalité ? Devant la photographie qui pourtant nous montre quelque chose qui semble bien « avoir été », j'appelle réalité le souvenir tout différent que j'avais gardé de ce moment. Je privilégie une réalité mentale, une impression diffuse, à ce que montre la photo, photo qui non seulement nous montre un autre nous-même qu'elle dit être le véritable, mais corrobore son affirmation par mille détails qui disent que ce moment était fait de vrai, malgré que nous ayons gardé en mémoire qu'il était tissé de faux. Détails vestimentaires, longueur des cheveux, langage du corps, expression du visage, objets autour de nous, tout cela a son autonomie aussi, qui dit sa vérité contre notre volonté simulatrice. La photo s'inscrit en faux contre notre faux. Elle distille le doute. Est-ce mon souvenir qui est complètement erroné, ou est-ce la photo qui est entièrement composée ? Un mélange des deux ? Mais comment savoir si la photo est partiellement erronée, en ce qu'elle révèle mille détails exacts mais n'a pas su capturer nos sentiments réels, si ce n'est en la comparant avec notre souvenir de ces sentiments ? Il nous faut donc toujours revenir au lieu où se perpétue ce souvenir, à la mémoire, et lui accorder quelque crédit, si l'on veut se reconnaître sur les photos malgré qu'elles ne nous ressemblent plus.

Bien sûr nous balayons d'un revers de la main la gêne dans laquelle la nécessité où nous nous trouvons d'avoir à fonder la validité de notre être sur un témoin si peu fiable nous plonge. Nous devons nous avouer que si la photo est partiellement erronée, notre souvenir, lui, est partiellement composé. Nous devons nous avouer que nous nous trouvons, quant à nous-même, dans une situation bien moins assurée que ce nous voulons bien croire. Nous sentons bien, au fond de nous-mêmes, que nous ne savons absolument pas ni qui nous sommes ni qui nous avons été. Ces images que les photos nous donnent à voir, et que les autres trouvent si ressemblantes, nous ressemblent si peu qu'on en reste interdit.

Et quand on nous rapporte tel détail du passé, un cadeau offert par nous il y a longtemps, un geste dont un ami a gardé le souvenir mais que nous avons oublié, nous ne nous reconnaissons pas plus dans nos souvenirs d'eux, qui sont lacunaires, que dans les souvenirs que les autres ont de nous. On se demande secrètement si cet ami ne fait pas erreur tant tout ce qu'il rapporte ne nous ressemble pas. Alors comment se souvenir sans verser dans l'affabulation pure ? Dans la mesure où la psyché habite notre corps et que le passé habite notre psyché, notre passé habite notre corps. Pourquoi alors s'en fait-on une image si fautive ? Difficile de dire plus juste que Montaigne quand il écrit que la nature de notre moi, de notre être ne peut être fixée, elle n'est que mouvement, « branle de l'âme ».

Pour ma part savoir qui je suis ne m'a jamais trop intéressé. Il faut beaucoup s'aimer pour s'intéresser à soi. Ce n'est donc pas de moi que je veux parler, mais de ce qui se passe à travers moi, qui est cette vie qu'on espère toujours vivre plus pleinement qu'on ne le fait, qu'on trouve souvent bien dérisoire, mais qui, si on prend soin de s'examiner sous cet angle qu'aucune photographie ne peut rendre mais qu'un peu d'art peut faire sentir, se révèle plus belle et moins illusoire qu'on ne le croit.

Entre le temps de la physique qui s'écoule et la durée psychologique qui s'étend il y a non seulement un parallèle à faire mais peut-être une relation de causalité. Les deux sont des continuums illusoire. Si nous pouvons concevoir l'écoulement continu du temps sans cependant pouvoir définir ce en quoi il consiste autrement qu'en le segmentant artificiellement, c'est sans doute parce que notre conscience est à nous même un continuum qu'on ne peut définir. Il y a une similarité de nature entre notre perception intuitive du temps et la perception intuitive de

notre être, en sorte que notre conscience non seulement existe dans le temps, mais sans doute aussi à *cause* du temps.

Est-ce alors la nature de notre conscience qui est la cause de notre intuition du temps, ou l'inverse ? Est-ce parce que le temps existe indépendamment de nous que notre conscience, au cours de l'évolution des hominidés, s'est mise à fonctionner dans le temps, faisant de lui, en quelque sorte, la matrice originelle de notre être ?

C'est une question rebattue par tous les philosophes que la différence entre le temps et la conscience du temps. Bergson en fait des analyses étourdissantes de subtilité (la survivance en nous des coups de la cloche qui sonnent l'heure) dont on retrouve l'écho chez Proust. Quant aux philosophes plus modernes, Husserl et Heidegger je ne les ai pas lus.

Ce qui me frappe c'est que lorsque nous faisons l'expérience d'une épiphanie, nous avons la conscience très nette à la fois d'échapper au temps et de s'éveiller à notre être. Comme s'il fallait échapper à l'illusion du temps pour parvenir à la réalité de l'être. Comme si le temps qui est le continuum indispensable au déploiement de l'être était en même temps sa prison. Comme si, tant que l'être se maintient dans l'illusion du temps il perdure dans une illusion quant à sa propre nature. Il demeure caché par le voile de Maya.

Une musique me fait échapper à moi-même, un chant d'oiseau, je me plonge dans la contemplation d'un tableau puis échappe à ma propre contemplation pour ne plus être porté que par sa beauté. Chaque épiphanie est un petit éveil. C'est être éveillé à notre être. C'est être, tout bonnement.

Si je ne parviens pas l'éveil je ne suis jamais homme, homme dans la totalité de son potentiel humain qui est infini. Et tant que nous ne sommes pas hommes nous demeurons ces homoncules que nous croisons le matin en se regardant dans la glace, souvent homme-loup, parfois homme-chien, homme-limace, en général le tout à la fois, végétant dans l'instinct, la violence, l'envie, l'animalité qui nous limite et nous étouffe. Nous nous éveillons bien le matin, mais à quoi ? Nous demeurons dans l'ignorance, et nous nous couchons le soir aussi endormis que le jour.

Nous sommes en fait bel et bien morts, morts à nous-mêmes, morts à notre être possible. « Je vais réveiller les morts ! » s'était exclamé je ne sais plus quel artiste du quattrocento. Il entendait par là ressusciter le grand exemple des artistes de l'Antiquité. C'est bien de cela qu'il s'agit en effet, mais les morts ne sont plus les artistes du passé mais les somnambules du présent, les endormis que nous sommes tous.

Pour cette même raison qu'être éveillé c'est être véritablement, le *nirvanha* qu'atteint l'éveillé n'est autre que la réalité, la réalité telle qu'elle est. C'est le sens du mot *nirvanha* d'ailleurs, le Réel, comme l'explique Alexandra David-Neel.

Il est donné à chacun de s'éveiller un peu chaque jour. Sentir ce qu'est réellement le parfum d'une fleur. Il nous arrive même parfois, en de rares mais mémorables occasions, de ressentir vraiment ce que c'est qu'être. Sans doute n'est-ce qu'une émotion, sans doute n'avons-nous pas atteint l'état d'éveil véritable, mais il est donné à chacun d'en sentir le parfum, de s'en imprégner, et ce parfum, quand on l'a respiré une fois ne s'oublie jamais. Chaque joie, chaque émerveillement sincère en est la reviviscence et le rappel.

Étrange sentiment d'avoir atteint la fin d'un cycle. Les soixante ans ? Peut-être. Fin d'années de recherches philosophiques, littéraires, artistiques. Fin du cycle Jung, du cycle sémiologie, du cycle esthétique. Fin d'un cycle de recherches picturales aussi, avec le portrait du jeune jardiner. Cesser de chercher et accepter ce qui vient.

Plus grand-chose à lire, plus grand-chose à faire, envie de rien, même pas de sexe. Être allé au bout de toute cette inanité pour peut-être trouver ce qui m'importe vraiment, ce que j'aime vraiment. Je sais ce que j'aime vraiment, mais ce "je" dans "j'aime" m'est tellement inconnu, étranger, que je ne sais même pas ce que je dis quand je dis que je pense. Avoir passé sa vie à se creuser la tête et ne toujours rien savoir de soi ! Quelle ironie !

Je me sens libre et détaché de tout, ce qui est une forme de succès en soi. S'il n'y avait le constant souci de l'argent je me sentirais complètement, non pas en paix, mais indifférent au reste du monde. Du coup plus attentif aux petites choses qui me plaisent, le soleil du matin, la première taffe, la couleur merveilleuse des fleurs, le roucoulement des oiseaux, les regards de mon chat.

De cela faire la base d'un renouvellement. Ne plus se préoccuper de tout savoir, de tout connaître, de tout expliquer. Juste observer et ressentir. Partir de là pour ouvrir une nouvelle page, littéraire et picturale. Dessiner, peindre, écrire sans me préoccuper de sens formel. Juste prendre ce qui vient. On verra...

Chiang-Maï février 2021

